

DÉMYSTIFIER

par Victor LAROCK

Un bon programme, rien de mieux.

Pourvu qu'on ait les hommes pour le réaliser.

Pas nécessairement des « notabilités », comme disent les chroniqueurs mondains. Mais des militants qualifiés par leur dévouement, leur compétence, leur volonté de faire du neuf.

Dans tous les partis il existe des conservateurs. Méritent ce nom ceux qui s'en tiennent aux situations acquises. Et aussi ceux qui se déclarent attachés aux vieilles formules mais se soucient peu de les appliquer dans le présent.

Sachant que, dans ce pays, les apolitiques font les majorités, ils cumulent les avantages du réformisme et du conformisme. C'est ainsi qu'il leur arrive de tenir aux électeurs de leur arrondissement le même langage qu'aux prolétaires de jadis. Mais s'ils se retrouvent au pouvoir, ou seulement à proximité, les possibilités de compromis les intéressent plus que les vieux slogans.

A-t-on remarqué que, neuf fois sur dix, quand la presse téléguinée vante le « courage politique » de tel et tel, c'est pour le flatter de faire bon marché des principes qu'il était censé défendre. Le vrai courage, selon Jaurès, c'est « de chercher la vérité et de la dire ».

Par exemple, précisément, en ce qui concerne certains de ces vieux slogans, dont plus d'un est désormais sans prise sur l'avenir.

Il fut un temps où la prolétarisation des masses avait ses partisans et où l'on croyait bâtir le socialisme sur la misère.

Dans nos pays, ce temps n'est plus. Ce ne sont plus seulement les plus faibles et les plus déshérités que le socialisme appelle à lui. Ni seulement les travailleurs manuels. Mais l'ensemble de ceux et de celles qui ne se résignent pas devant l'injustice.

Il fut un temps où l'on croyait qu'il suffisait de réformer l'économie pour transformer la société.

C'est peut-être encore l'illusion de ceux qui se figurent réaliser le socialisme quand ils planifient des fermetures ou des sauvetages d'entreprises privées. A ce compte-là, qui n'est pas socialiste ?

Il fut un temps où la collectivisation intégrale des biens et des services paraissait possible, sinon nécessaire.

En fait, l'étatisation est loin d'être la seule voie qui mène à la démocratie sociale. N'est-ce pas faute de le dire assez clairement que nous voyons tant de gens s'y tromper encore ?

Chaque époque voit naître et se propager de nouveaux lieux communs, qui ne sont que des mensonges ou des demi-vérités.

Il n'est pas vrai que nous vivions dans une « société d'abondance ». Ni pour les salaires, les traitements et les pensions, ni pour le logement et les soins de santé, ni pour l'accès aux études, les situations de ceux qui vivent de leur travail ne sont compara-

bles aux moyens dont disposent ceux qui doivent leur puissance à leur capital et au travail d'autrui. Oui, les gains nominaux dans l'industrie ont augmenté de 56 % de 1961 à 1966. Oui, le nombre d'autos privées est passé de 633.000 en 1960 à 1.300.000 actuellement. Mais entre le grand nombre des salariés, des appointés, des indépendants et la minorité des « économiquement forts » l'écart s'est creusé, sans compensation de sécurité en cas de récession.

Il n'est pas vrai qu'une « politique des revenus » favoriserait l'expansion tout en stabilisant les niveaux de vie. Ceux-ci varient avec le pouvoir d'achat et, dans l'état actuel des choses, une politique des prix doit précéder toute politique des revenus.

Il n'est pas vrai que la liaison des salaires à l'index serait un vice rédhibitoire de notre économie, comme l'ont laissé entendre à maintes reprises les technocrates patronaux. Mais du moment où l'index devient inadéquat, il faut réviser soit les conventions, soit l'instrument de mesure. Pourquoi tant tarder ?

Il n'est pas vrai qu'un pays puisse impunément dépenser plus qu'il ne produit. Mais après un an et demi d'étude, le Conseil central de l'Economie a constaté à quel point l'évaluation de la productivité est aléatoire. Comment veut-on que les travailleurs s'y fient aveuglément ?

Il n'est pas vrai que les intérêts économiques de chaque région du pays soient en rapport avec la langue qu'on y parle. De toute évidence, les deux régions sont et resteront interdépendantes. Mais quand l'unilinguisme régional se fait implacable jusque dans les relations socio-économiques, n'est-il pas inévitable que ces relations se compliquent et que la solidarité d'intérêts en souffre ?

Combien d'autres erreurs, d'être répétées, doivent être dénoncées. Toute réforme réelle implique un changement d'état d'esprit. Il existe un préalable : la démystification.

¿Qué va a pasar en España?

Por el Prof. Montalbàn

EN NUESTRA COMUNICACION anterior prometimos, entre otras cosas, ocuparnos del inmediato porvenir de España. Es este un tema apasionante, y, desde luego, nada fácil. El vaticinio no es una ciencia exacta. Lo condicionan un sin fin de imponderables. Sin embargo, hablar del futuro inmediato de España en el orden político, resulta menos aventurado de lo que se podría presumir. Podemos basarnos en premisas de un gran realismo, de una gran fuerza, sobre las cuales, dentro de lo que las circunstancias pueden imponer en su momento, cabe anticipar lo que, a partir de hoy, puede ocurrir en España. No empeñamos más que nuestra opinión; pero hemos de advertir que esta opinión nuestra no se ha cosechado en un momento de optimismo, o de pesimismo, o de imprevisión: nuestras opiniones son siempre conscientes, reflexivas, hijas de lentas y responsables meditaciones, resultado de meditaciones y contrastaciones del mayor rigor. Lo contrario equivaldría a echar piedras en nuestro tejado, o cegarnos nosotros mismos los ojos con la peor ceniza.

Partamos de un supuesto evidente, aceptado por todo el mundo: El franquismo no tiene futuro. Exactamente. El franquismo acaba con Franco, o antes de Franco, si el alelamiento es este hombre continúa por su ruta progresiva. Nadie se hace ilusiones al

respecto. Un franquismo sin Franco es imposible, por más contrafuertes que se le quieran poner. La pía franquista, segura de la disgregación próxima, está ya profundamente cuarteada. Hemos visto surgir del seno del propio franquismo una oposición interior.

Declaración del Consejo Federal Español del Movimiento Europeo

En el momento en que se inician unas negociaciones entre la Comunidad Económica Europea y el Gobierno español, con vistas a un posible « Tratado de comercio de carácter preferente », el CONSEJO FEDERAL ESPAÑOL DEL MOVIMIENTO EUROPEO, con la autoridad que le dan los distintos núcleos de oposición democrática que en él están integrados, se cree en el deber de hacer la declaración siguiente:

PRIMERO. — Considera una necesidad apremiante para España su plena integración en la Comunidad Económica Europea, previo un período normal de adaptación y estímulo, y su completa participación activa, en un pie de dignidad, de libertad y de igualdad, con vistas a la creación de una entidad supranacional europea, formada por una gran federación o confederación de pueblos libres.

SEGUNDO. — Declara que el proyecto de « Tratado de comercio de carácter preferente », máxima concesión que ofrece la Comunidad Europea al Gobierno de Madrid en las circunstancias actuales, no resuelve ni puede resolver ninguno de los grandes problemas económicos que se plantean en España y, en cambio, puede agudizarlos dramáticamente. En el terreno industrial el proyecto de « Tratado » puede precipitar la crisis y el colapso de las industrias nacidas al amparo de fuertes aranceles proteccionistas y acelerar la colonización industrial de España por las grandes firmas europeas y americanas. En el terreno agrícola, los productos de exportación fundamentales para España (naranjas, mandarinas, limones, uvas, tomates, aceite de oliva y vino) son prácticamente excluidos del proyecto del futuro « Tratado ». Las consecuencias económicas y sociales para la población española pueden ser catastróficas.

TERCERO. — Hace constar del modo más ca-

tegórico que los seis años de vigencia del « Tratado » que en el proyecto se propugna, antes de decidir si se pasa o no a una verdadera unión aduanera y económica entre España y los países del Mercado común, constituyen bajo la apariencia de negociaciones diplomáticas regulares, una manifestación inaceptable de hipocresía política.

La Comunidad Económica Europea no se atreve a declarar públicamente que el problema de la incorporación de España no es sólo económico, sino fundamentalmente, político, pues con arreglo al Tratado de Roma no puede incorporarse a la Comunidad Europea un país que no esté regido por instituciones democráticas. Por su parte, el Gobierno español aceptará negociar con mayor diligencia, para no dar ante la opinión interior la impresión de que se enfrenta con obstáculos políticos nacidos de su propia naturaleza.

Esos años de espera, que los organismos de la Comunidad Económica Europea han ideado para ver si entre tanto se despeja por sí solo el problema político español, aumentará la distancia que separa a España de los países de la Comunidad y dejará el campo español y a los balbuceos de un desarrollo industrial, artificial en gran parte, al margen de las oportunidades científicas, técnicas y estructurales que lleva consigo la actual mutación europea.

EL CONSEJO FEDERAL ESPAÑOL DEL MOVIMIENTO EUROPEO hace en esta hora crítica un solemne llamamiento a todos cuantos puedan evitar que la fórmula habilidosa de un Tratado inaceptable enmascare el aplazamiento prácticamente indefinido de la indispensable y urgente incorporación de una España plenamente democrática a la Comunidad Económica Europea.

23 septiembre, 1967.

Lo que es y lo que debiera ser el inmediato sindical de España

UNA TACTICA DEBILITADA

Una de las posiciones tácticas, la más importante, de las Comisiones Obreras y de algunos otros grupos sindicales surgidos en España en el ambiente fluido de la decadencia francofalangista, tenía por lema la utilización de la Central Nacional Sindicalista (C.N.S.) como base de ataque al régimen, el aprovechamiento de la « tierra de nadie » — zona de acción sita entre lo legal y lo ilícito — para el mismo fin y el de las reivindi-

caciones obreras; por consiguiendo era aconsejable entrar en los sindicatos verticales, practicar la política del caballo de Troya, es decir, penetrar dentro de la for-

Por José Barreiro

taleza del sindicalismo vertical para obtener mejoras y, desde dentro, transformar la fascistoide C.N.S. en briosa y unida falange

de la clase obrera, la cual, dando una vigorosa carga, pudiese en fuga el sindicato de intereses que explota y defiende al régimen español.

Esa posición se ha encargado el franquismo de liquidarla o, al menos, debilitarla seriamente. Cuando los sitiados conocen lo que el caballo lleva dentro, se elimina la sorpresa y no se repite la legendario aventura de Troya.

Aquella tesis, según la cual era conveniente participar en las elecciones sindicales — como siempre predicaron los cipayos de Solís — contra lo que defendieron nuestras organizaciones — U.G.T., P.S.O.E. y J.J.S.S. — y la Alianza Sindical Española, tesis que se proponía conquistar los enlaces sindicales y penetrar mediante éstos en escalones superiores de la piramidal y jerarquizada C.N. — se está desmoronando. La manera utilizada por el régimen franquista para destruir tales ilusiones no es nueva ni difiere de la practicada con la « libertad » de prensa y la « libertad » religiosa. Es la manera brutal, fascista, inquisidora, que siempre ha utilizado para destruir las fuerzas de la oposición. Una nueva remesa de presos, de condenaciones, de multas y expulsiones del trabajo, decapitó y debilitó a las Comisiones Obreras y a muchos de cuantos actuaban, olvidando que contra la tiranía, hoy por hoy y hoy como ayer, la mejor táctica consiste en tirar la piedra y esconder la mano. El despotismo español tiene hoy menos dientes y menos fuerza que tuvo antes: pero no ha perdido todos sus dientes ni toda su fuerza brutal.

(Pasa a la pág. 2)

(Pasa a la pág. 3)

(Viene de la pág. 1.)

reo Rodríguez y G. Loredó, catedrático de la Universidad de Oviedo, que se atrevió a escribir un folleto abogando porque Franco se ciñera la corona de España; pero esto no es la Universidad, sino el servilismo. La Universidad es la otra: la de la ciencia, la de la investigación, la de la filosofía, la de las letras. No hay un solo profesor con prestigio que quiera llevar colgada en su pecho la etiqueta de franquista, al menos, yo no conozco ninguno. Un profesor con dignidad ha de salir por los fueros de la excelsa categoría del cerebro, de la libertad de pensar; un profesor con dignidad no puede tolerar que se le pongan obstáculos en su ascensión hacia el saber, hacia la investigación. Y si es cierto que el profesor no puede estar con el franquismo, con el fascismo, es más cierto que la Universidad viva, que no es otra que la población estudiantil, está ostensiblemente frente al franquismo, y esto no requiere más comentario o demostración porque se trata de una cuestión que es la evidencia misma.

EN LO ECONOMICO

Vayamos ahora al campo económico. Este campo venimos explorándolo, desde hace tiempo, con todo rigor y minuciosidad. Pero, como otras veces hemos dicho, preferimos apoyarnos en otras voces españolas, para que nadie pueda pensar que estamos haciendo demagogia gratuitamente.

«La Vanguardia», de Barcelona, del pasado 10 de septiembre, publica el siguiente suelto: «La situación real de la economía española es francamente muy inquietante», dice un artículo que, con el título de «Fracaso total del Plan de Desarrollo», publica el «Boletín de la H. O. A. C.» Y añade: «La agricultura está pasando por una situación que no sería exagerado definir de verdadera bancarrota. Nuestra industria está navegando sin rumbo; 1.718 expedientes laborales de crisis aprobados en los seis primeros meses de este año constituyen la más clara, la más estremecedora manifestación de la situación.»

El «ABC» del miércoles 13 de septiembre dice: «La circulación fiduciaria ha experimentado en el curso del mes de agosto una disminución de 5.557,54 millones de pesetas, al situarse el día 31 de ese mes en la cifra de 163.162,08 millones.» Lo que descubre que se ha llegado ya a una circulación de moneda del orden de 200.000 millones de pesetas, cifra a todas luces exorbitante, ya que no ofrece paralelismo alguno con la correspondiente partida de bienes.»

Ante tan anómala situación de nuestra peseta, los ministros de Comercio y Hacienda, se han visto obligados a declarar que «la salud de la peseta es perfecta y que toda noticia sobre su devaluación carece de fundamento.» Eran muy insistentes los rumores sobre la devaluación de la peseta, pero las palabras de los dos ministros no ha eliminado el temor de la depreciación de nuestro signo monetario. ¿Para qué hablar de la salud de la peseta, si es cierto que ésta es envidiable? Nunca se habla de la salud de nada ni de nadie que está sano. Ahora bien, si los ministros tratan de crear un clima psicológico más favorable, esa es ya harina de otro costal.

Copiamos también de «ABC»: «Ningún trabajador vive con 84 pesetas, ni puede vivir con 90 ni con 96 (que son las cifras que se barajan para el nuevo salario mínimo). Mientras tanto, las empresas tampoco pueden vivir en una libre economía de mercado. No salen las cuentas ni a los unos ni a los otros, y eso es lo que hay que remediar. Porque el caso es que el problema no discurre en el diálogo de dos partes, sino en el triángulo formado por empresa privada, trabajadores y Estado, y este tercer protagonista tiene mucho que hacer o no hacer para que esta contabilidad doméstica a escala nacional no resulte frustrada.»

LOS EXCEDENTES AGRICOLAS

Otro capítulo que contribuye a agravar de modo alarmante la economía española es el de los excedentes agrícolas, entre los que destaca, en estos instantes, el peliagudo problema del vino. El Gobierno, para evitar la ruina de

¿Qué va a pasar en España?

tantos agricultores, ha de comprar los excedentes, que luego no tienen salida por ninguna parte. No siempre resultará correcto por parte del Gobierno lanzar «slogans» por la T.V. Está bien que se diga hasta el cansancio que se coman patatas, que la patata tiene esto y lo otro; lo que no podrá decir el Gobierno es que para acabar nuestro vino, para consumirlo, nuestro todo español que coger una «cogorza» cada sábado, y que la «cogorza» sea la panacea de la salud. En vino solamente, el Gobierno invierte nada menos que 10.000 millones de pesetas. A ese tenor, cualquier día necesitaremos lanzar a la calle montones de billetes, de esos de 5.000 pesetas que se anuncian, y luego veremos si se devalúa o no la peseta. Porque una cosa es que el Gobierno se empeñe en mantener el precio actual de nuestro signo monetario y otra muy distinta es que el extranjero quiera pagar la peseta al precio que le imponga el general Franco. Y ahí estamos, ni más ni menos.

De la agricultura es mejor no hablar, porque aquí hablar es llorar. Pero puede el lector agenciarse la pastoral del obispo Añoveros, de Cádiz, sobre el tema. Vale la pena su lectura y meditación.

Nosotros lamentamos mucho tener que ser extensos y prolijos, pero no vemos medio alguno de enmendar estas torturas a que sometemos al lector. Nuestras comunicaciones no son regulares y se producen cada vez desde geografías muy diferentes y distantes. Decimos, no sólo para justificarlos, sino para añadir que quienes deseen profundizar más en el estado actual de la economía española, pueden acudir al informe anual de la O.E.C.D., que este año, respecto a España, es particularmente interesante. Tenemos a la vista, asimismo, el

«Boletín Estadístico Coyuntural», que edita la Cámara Oficial de Comercio, Industria y Navegación de Barcelona, y lo que leemos nos sume en el mayor de los pesimismo: En seis años —dice el referido Boletín— el coste de la vida ha aumentado en España en un 62,3 por ciento.

POLITICA INTERNACIONAL

Dejemos esta vereda angustiosa de la economía y pasemos a otros sectores. Pasemos al Sector de la Política Internacional. Dos polos de esta política deberíamos examinar: la ONU y el Mercado Común. Este examen, como los sucintamente esbozados anteriormente, esbozados anteriormente, son necesarios para llegar a la meta que nos hemos propuesto: la política interior de España en estos momentos y su posible desembocadura, de acuerdo con los factores expuestos.

España, en la ONU, ha metido con nerviosismo y tenacidad las manos en la artesa de Gibraltar. Como españoles, también reivindicamos Gibraltar, también nos duele Gibraltar. Ahora bien, nuestra manera de amasar la cuestión de Gibraltar, hubiera sido muy otra, con menos demagogia. Y puesto que hablamos de Gibraltar: ¿por qué no explica la prensa española, o el Gobierno español, la salida del señor Aznar de la cabecera de la delegación española en la ONU? Lo de Gibraltar era un arma de dos filos, y el otro filo de Gibraltar ha salido a relucir inmediatamente con lo de Guinea, Sahara e Ifni. Se ha dado a Franco un plazo para que saque las manos de esos territorios. Sus argumentos, como ocurre con el «bumerang», se han vuelto contra él.

En cuanto al Mercado Común, no damos una a derechas. El acuerdo preferencial se discutirá, pero es irrisorio, lo que se va a discutir después de tanto tiempo

de espera. La prensa española habla de esto lo suyo.

FARSA ELECTORAL

Vayamos al colofón. Vamos a entrar en barrena en el otoño. Por el decreto 1849/67 de 18 de agosto, se convocaban elecciones a procuradores en Cortes. Estas elecciones van a comenzar el 10 de octubre. Ya tenemos, pues, un poco de jaleo político. Estas elecciones no serán solamente oscuras y preparadas, como dice «ABC», sino carnavalescas; en una palabra: un puro «choteo». Pueden presentarse a ellas los perros que lleven los mismos collares desde hace treinta años; cualquier otro valiente, necesita «Dios y ayuda» para recabar todo lo que se exige. La verdad de verdad está en el electorado. Aquello del referéndum del 14 de diciembre pasado pudo tener el carácter de que los españoles quieren un cambio; muchos creyeron de verdad que el referéndum anunciaba el cambio; pero como aquí no ha cambiado nada, de lo que va a suceder es que los que se acerquen a las urnas se podrán contar con los dedos de las manos. La gente está harta de tanta farsa. Y lo gordo es que el régimen necesita elecciones, necesita dar la sensación de que camina por senderos democráticos; lo que no puede hacer es caminar honradamente por esos senderos porque duraría un abrir y cerrar de ojos. Eso lo sabe Franco; eso lo saben los franquistas; y se devanan los sesos para dar gato por liebre, para montar la farsa de unas elecciones que, al final, llevarán a la Carrera de San Jerónimo al grupo de servilistas que se hayan elegido de antemano, un grupo de carneros capaces, después de una simple y mala lectura, de aprobar una ley de sesenta artículos, como ocurrió con la aprobación de la Ley Orgánica del Estado. Por

eso, los candidatos van saliendo poco a poco. En Madrid, ahora mismo, no se cuenta aún con candidato alguno. Los hombres con vergüenza, tienen vergüenza de presentarse. El salón de sesiones va a resultar una hilarante pista de circo.

QUINIELA POLITICA

El segundo capítulo de este otoño político será, según todas las trazas, el buscar un hombre que pueda asumir la Presidencia del Consejo de Ministros. Ya se barajan nombres. La revista «Mundo», que por cierto ha sentido sus reales en Barcelona —como huida de Madrid—, publica en su último número una portada reveladora. En la portada aparecen las fotografías de Fraga Iribarne y Carrero Blanco. No hemos tenido tiempo aún de leer la revista; solamente hemos visto la portada, que habla de la «Quiniela política» inmediata. Nosotros podemos adelantar que, de acuerdo con lo que acaba de suceder en las Cortes, la persona que se vaya a nombrar para el cargo de Primer Ministro, será una de las personas de la gavilla del régimen, un incondicional, un franquista, un fascista. Los hombres de buena fe, los que aman a España, los que quieren ver el país camino de Europa y de la democracia, camino del respeto universal, piensan que es posible que Franco busque un hombre ajeno a estos treinta años de política fascista, un hombre que Europa y el mundo acojan con interés, un hombre que, de verdad, de un giro de noventa grados al volante de la nación, y no un turiferario. Pero decir, es imposible que ocurra por esa cosa tan sabida y que hemos repetido tantas veces: Franco no cambiará, de momento, nada, y todo lo que pueda confundirse con un cambio será engañoso y mostrenco porque Franco y el franquismo, es decir, el fascismo español, tiene un miedo cerval al pueblo, un miedo que les ha borrado de la mente el sentido del ridículo. Por eso, como Primer Ministro, aparecerá un Fraga, o un Carrero, o un señor Bau cualquiera, jamás un hombre que pudiera merecer respeto.

La quiniela de «Mundo», con López Rodó, con Solís, con el general Alonso Vega, ministro actual de la Gobernación, es una quiniela que da risa. ¿Pero qué otra quiniela se podría sugerir sin salirse del círculo del miedo? Sin embargo, dentro del inmovilismo en que nos debatimos, dentro de ese dar vueltas a la misma estaca, algo se avanza, algo cambia, como ha avanzado la arrogancia de Franco hasta trocarse en una vejez lastimosa.

EL SUELO SE MUEVE

Lo que verdaderamente ha cambiado en el país es el suelo donde tantas cosas inservibles se asientan. El suelo se mueve bajo los pies de Franco, y todo el franquismo se cuartea y amenaza ruina. Se intenta demorar la vida del franquismo; se intenta hacer posible el franquismo después de Franco, pero eso resulta tan difícil en España como difícil resulta en Alemania resucitar el nazismo, o en Italia el fascismo mussoliniano. A Franco no le queda en España más que la fuerza, la policía, los tribunales de Orden público. Franco no cuenta ni ha contado nunca con el pueblo. Si contara, no tendría necesidad de preparar tan minuciosamente las elecciones que se avecinan; no tendría necesidad de tomar tantas precauciones. Si estuviera seguro del pueblo, abriría al pueblo las puertas de par en par para que el pueblo expresara su voluntad. Franco sabe que si abriera las puertas, el pueblo llegaría hasta él, pero no para aclamarle y llevarle al podio del triunfador, sino como llegan las aguas de las riadas, para anegarlo y ahogarlo todo.

De todos modos, hay que estar atentos a este otoño español. En política, y por cualquier factor que de improviso entre en el circuito, suelen producirse acontecimientos espectaculares. Desapariciones bruscas de la escena, como las de Muñoz Grandes y de Manuel Aznar, no son más que insignificantes botones de muestra. ¿Quién nos dice que no salte, de repente, el propio Solís, el mismo Fraga, el tal Carrero Blanco...? Esperemos, porque la cosa tiene su fuerza interior, como la tiene el volcán, o el terremoto.

LA MUERTE DE UN COMPAÑERO

DESDE ALCOY nos traen la noticia de la muerte de un querido compañero. Esto, que es siempre una desagradable noticia, es en este caso, además, una irreparable desgracia. Porque desgracia es, y grande, para el Partido Socialista y la Unión General de Trabajadores perder un compañero como era Enrique García.

Este compañero pertenecía a la generación que trabajó y llevó a efecto la huelga revolucionaria del año 1917. En aquellas fechas le conocí. Yo, unos años más joven que él, me hice su amigo y desde esas fechas, primero en las Juventudes Socialistas, y después en el Partido Socialista, y siempre en nuestros respectivos sindicatos, luchamos por lo que significa el ideal socialista. En 1917 el compañero Enrique García tuvo que hacer frente, en la Federación Local de Sindicatos, a la manera de comportarse algunos sindicatos que, por su educación societaría anarquista (aunque no pertenecían a la C. N. T.) podían boicotear la huelga revolucionaria. A decir verdad, costó muy poco convencer a la mayoría de los obreros, pues la clase obrera alcoyana nunca fue reacia a ningún movimiento huelguístico.

No fue igual dos años después cuando la clase obrera fue sorprendida por la teoría del Sindicato Único que la C.N.T. había puesto en circulación; teoría que ahora han vuelto a poner en circulación los falangistas. En aquella ocasión, como ahora los falangistas, lo único que consiguieron fue que la unidad, bien cimentada por ser hecha con libertad, fuera desterrada de las prácticas obreras.

En aquel galimatías sindical había que ver a nuestro compañero Enrique García. Como la mayoría de los trabajadores habían sido educados en las prácticas anarquistas, poco costó que los sindicatos —la Federación Local— se convirtiera en Federación Local de Sindicatos Únicos. No pasó mucho tiempo sin que los trabajadores, que no tenían por qué seguir las directrices ácretas, empezaran a ver la forma de crear otros sindicatos diferentes a la disciplina anarquista. Por otra

parte, los que, como ahora, involucran las concepciones espirituales de ultratumba —llamémoslas inquietudes religiosas— con las cosas más terrenas, como son las luchas entre los que lo tienen todo (los capitalistas) y los que nada tienen (los obreros), empezaron a crear sindicatos que se llamaban «amarillos» y que se afiliaron a una Federación, que, por Valencia y su provincia, armaban mucho ruido boicoteando las huelgas de la C.N.T. por lo que se les conocía por sindicatos rompe huelgas, sindicatos amarillos y organización «obrero» al servicio de la patronal.

En estas circunstancias, ¿qué teníamos que hacer los socialistas? Allí teníamos unos cuantos compañeros como Enrique García —muy pocos por desgracia— que nos orientaban con gran maestría. Y lo primero que hicimos fue no ahondar más en las diferencias que en la clase obrera había. Acordamos continuar dentro de los sindicatos que seguían la táctica llamada de acción directa, preconizada por la C.N.T. a sus sindicatos llamados «únicos». Desde entonces la clase obrera vivió a pesar de los sindicatos «únicos» (y tal vez por culpa de ellos) desunida. Por si fuera esto poco, vinieron a dar un golpe de mano a esta desdicha los que habían adoptado seguir a los que, también para unir a los trabajadores, los desunían a los referidos a los que les importaba más lo que sucediera en Moscú que en España; y más que lo que pudiera acontecerle a la clase obrera española.

También en estas circunstancias, ¿qué debíamos hacer los Socialistas? Teníamos que continuar en los Sindicatos únicos, es decir en la C.N.T. a pesar de que la presencia nuestra en dicha Sindical —y sobre todo en las fábricas, en donde tenían mayoría— no era muy de recomendar. En el Comité del Sindicato de oficio, y menos en los puestos de dirección de la Federación Local, no teníamos intervención alguna. Eramos sindicados sólo para cotizar.

Aquello no podía continuar por mucho tiempo. Se había instalado a sus anchas la dictadura del ge-

neral Primo de Rivera, y la C.N.T., como tantos otros, decidieron meterse en sus tiendas del Aventino a esperar tiempos más benignos y dejar el campo libre a la Dictadura. ¿Debíamos los Socialistas retirarnos de la vida pública —política y sindical— cuando en la nación se instalaba una dictadura que abrogaba todas las libertades ciudadanas? La Federación Local cerrada y los obreros diseminados, la misión de los socialistas —y éramos muy pocos— era clara; hacer, cueste lo que cueste, unos sindicatos que, defendiendo los intereses de la clase obrera, sirvieran de trinchera para oponerse a la Dictadura. No fue tarea fácil; pero allí había unos cuantos compañeros, capitaneados por Enrique García, y en poco tiempo fue hecha realidad una quimera; el que en plena Dictadura, la clase obrera organizada hiciera frente a la Patronal y a la Dictadura. ¿Qué entonces aquellos, querido compañero Enrique García! Después, la Dictadura, tambaleándose en un ambiente de desprestigio e inmundicia, se ganó para la Historia el calificativo de «los siete años indignos», y, con ellos, vino el final de un régimen que había sido fatal para España: la Monarquía borbónica. La esperanza de una República que nos hiciera hombres iguales a todos los europeos, nacía.

Los augurios —los buenos augurios— se hicieron realidad. Para muchos compañeros la cosa pública ya estaba, como se dice por nuestra tierra, en casa. Para el compañero Enrique García y algunos más —muy pocos más— la cosa no era tan sencilla. Había que educar a la clase obrera en la acción política, y en la sindical cambiar los procedimientos. La C.N.T. había salido de la clandestinidad en que se había mantenido durante los años de la Dictadura, y era natural que, ahora, quisiera recoger las huellas de otra hora. ¿Qué hacer los Socialistas, que por encima de todo querían —y quieren la unión de la clase obrera? Los Sindicatos que habíamos formado en los años de la Dictadura, mientras que la C.

(Pasa a la pág. 7.)

Lo que es y lo que debiera ser el inmediato sindical de España

(Viene de la pág. 1)

LA RESISTENCIA DE LA CLANDESTINIDAD

Se nos podrá decir que la policía franquista no es menos activa para descubrir y castigar a los hombres de las organizaciones clandestinas. No es menos cierto, sin embargo, que la organización clandestina está mejor defendida, está menos expuesta, tiene más soluciones de recambio y que cuando caen los hombres es porque guardan menos prudencia y se confían a la engañosa y falaz acción que se sitúa —como en las Comisiones Obreras— muy cerca de la zona comprendida entre lo « legal » y lo « ilícito ». Sin embargo, dicha organización comenzó a funcionar al día siguiente de la victoria franquista, en las cárceles, pueblos y ciudades. En esa lucha oscura han perdido muchos hombres la vida, unas veces, la libertad, con mucha frecuencia, la salud, las más de las veces, la esposa o los hijos, cuando no todo junto, también ha sido el doloroso premio que algunos han recibido. Todo eso se está olvidando inconscientemente y hay muchos que hacen esfuerzos inconmensurables para que se olvide, lo que es una gran injusticia y una ardimanía política del régimen, por medio de los aventureros que lo secundan. Sí, todo eso lo olvidan muchos y no lo saben los más (las nuevas generaciones), los que están, a fuerza de tropiezos con la policía, aprendiendo el valor de la lucha clandestina y redescubriendo lo que táctica e ideológicamente ha impulsado y guiado la dinámica sindical de la U.G.T. empiezan a comprenderlo.

UNA REPRESION BRUTAL

Julían Ariza, de las Comisiones Obreras, ocho representantes sindicales de Vizcaya, el vicepresidente de los metalúrgicos de Sevilla, Jesús Iglesias, delegado sindical (Asturias), Goycochea, representante sindical desde hace quince años (Madrid) y otros más, antes y después de los días en los que los precitados fueron castigados, todos ellos principales actores de las Comisiones Obreras y de una política sindical que se sitúa en la misma línea, fueron multados, condenados a penas diversas o deportados por sus actividades sindicales, no obstante haber actuado en lo aparente seguros medios de la C.N.S. o en la « tierra de nadie » (entre lo legal y lo ilegal) y siempre contra el régimen y en favor de los obreros mientras no se pruebe lo contrario. A esas víctimas hay que añadir los centenares de enlaces sindicales que tuvieron la altruista idea de singularizarse en favor de sus compañeros de trabajo.

Ese panorama ha hecho reflexionar a muchos. Por ejemplo, la U.T.S. (Unión de Trabajadores Sindicalistas), en su documento titulado « Los Socialistas ante 1967 », aparte de descubrir, sin saberlo, tácticas y posiciones tradicionales de la U.G.T., declara: « Todos los intentos que se hagan en la hasta ahora permeable frontera de lo lícito y lo ilegal, se procurará reprimirlos con todo rigor. » El « se procurará » impersonal es el régimen franquista.

La misma organización y en el mismo documento, dice: «... las posibilidades de realización de asambleas libres de trabajadores, son prácticamente inexistentes. ¿ Es que alguien cree que se les va a regalar a la clase obrera unos sindicatos que sirvan eficazmente para luchar contra los patronos y defenderse de sus injusticias? »

Para nosotros la respuesta es obvia, pero no parece ser tan clara para otros. La táctica de las Comisiones Obreras estaba, y todo indica que sigue estando, fuertemente impregnada de esa ilusión que niega (como hemos siempre negado nosotros) la Unión de Trabajadores Sindicalistas.

LA VIA EQUIVOCADA

Indudablemente, sería poco hábil y poco inteligente no aprovechar el más mínimo recurso de acción que ofrezcan la legislación y el sindicalismo franquistas; pero sin caer jamás en la ilusa creencia de que los sindicatos verticales puedan permitir hacer algo trascendente y sin perder nunca de vista que el mejor método de lucha frente al despotismo es la lucha clandestina, la acción clandestina y el boicot permanente a la C.N.S.

Emporcarese en una actividad oposicional desde los puestos sindicales sirve tan sólo para dar a éstos la pernicioso apariencia de un aval moral de los trabajadores y recibir, en compensación, la expulsión del empleo, la cárcel, la multa o la deportación al menor gesto visible y eficaz de oposición al régimen. La explotación desvergonzada que Galdots García y Fugardo Sanz —delegados franquistas— hicieron recientemente ante la asamblea de la O.I.T. de que en las últimas elecciones sindicales el 83 por ciento del censo laboral, de que la C.N.S. dispone de 206.877 delegados de taller y 24.840 jurados de empresa, « elegidos democráticamente por los trabajadores », así como otros cargos y jerarquías sindicales, debieran llenar de alarma y de vergüenza a quienes aconsejaron participar en las elecciones sindicales.

Por otra parte, la fragmentación de las fuerzas sindicales de oposición en Comisiones Obreras —ambigua organización donde los comunistas hallan el mejor de los terrenos para infiltrarse, primero, y dominar después— en Unión Sindical Obrera (U.S.O.), en Unión de Trabajadores Sindicalistas (U.T.S.), etc., nacidas todas con la simpática pretensión de unir a todos los trabajadores y empezando por desunirlos y olvidar todos que existe la Alianza Sindical Española donde todos caben y donde todos pueden actuar con sus modalidades de lucha sin perder la personalidad ideológica que ha dado origen a sus respectivos nacimientos; esa fragmentación, esa división de la clase obrera, esa dispersión de esfuerzos, no ayuda ni favorece a los trabajadores y, en cambio, colabora inconscientemente en la pervivencia del pútrido despotismo que no permite a los trabajadores luchar libremente por su bienestar y por su emancipación definitiva.

La población anárquica y visionista de grupúsculos sindicales y de las Comisiones Obreras intenta (cada uno por su lado) una operación y una acción que, en principio y en parte, están implícitas y realizadas por la Alianza Sindical Española. Nos explicamos que ese título entraña para ellos contactos con los « aborrecidos » sindicalistas de antaño. La propaganda del franquismo y de los aventureros contra los « rencorosos » exiliados no ha sido inútil, pero ¿ es razonable que las nuevas generaciones acepten tanta mendacidad sin metódico y objetivo examen? Sin embargo, es saludable para ellos, como lo es para nosotros, hacer constar que el contacto que rehuyen contribuirá a disipar muchas mentiras y no pocas nebulosas y que, si hubo errores en la acción sindical de antaño, fueron muchos menos que los aciertos y que la gran riqueza ideal que los animaba. También es saludable para todos declarar solemnemente que la Alianza Sindical Española es muy gloriosa del movimiento obrero español.

Ya sabemos que al lado de esa historia, los intrigantes y los ex falangistas (todavía no purgados completamente de odios), los sindicalistas cristianos (en lento proceso de arrepentimiento, todavía no purgados de prejuicios contra los « rojos », los « incendiarios de iglesias y conventos », los « asesinos de curas y frailes »), los dialoguistas y los militantes marginales (autoexcluidos o expulsados de las organizaciones ve-

ACTIVA ESPAÑA

Ante las elecciones de Procuradores en Cortes

Seguramente, y según se afirma en los medios cercanos al Ministerio de Información y Turismo, para el día 10 de octubre tendrán lugar las llamadas elecciones de Procuradores a Cortes.

Pese a los grandes medios de difusión y de propaganda de que disfruta Fraga Iribarne, estas nuevas elecciones de Procuradores no han despertado el menor interés entre la población española. Es más, oficialmente se reconoce la gran indiferencia electoral entre el pueblo. Así lo dice, por ejemplo, el diario ovetense « La Voz de Asturias » cuando, con la firma de Tomás Munero, dice: « No sé lo que sucederá en otras provincias españolas en relación con el ambiente previo a las próximas elecciones para procuradores en Cortes en representación de las familias. Pero sí sé lo que sucede en Asturias, en la que hay casi una total atonía, una indiferencia acusadísima. »

La cosa es explicable. La ley para estas elecciones quiere presentarse como un avance hacia la democratización por el hecho de que, en una parte, podrán votar los cabezas de familia y las mujeres casadas. Pero esto no engaña a nadie, ni en el extranjero —hacia donde va principalmente dirigida— ni cara al interior de España. En el extranjero, hace tiempo que en los países democráticos todo el mundo vota, y no solamente los cabezas de familia. En el interior, porque, por este sistema se hace una gran discriminación, pues son la gran mayoría los españoles a quienes no se les permite votar. Pero hay más. Se trata de las enormes dificultades que para llegar a ser candidato hay que reunir. En efecto, para ello se exige que el candidato haya sido Procurador o que lleve el aval de cinco Procuradores pertenecientes a las antiguas Cortes. Caso de no conseguir esto, la solicitud deberá ser apoyada por mil firmas, cuando menos, de personas inscritas en el censo de cabezas de familia; y naturalmente estas firmas deberán ser registradas ante notario. Sin tener en cuenta todos estos requisitos, y la enorme suma que ello representa en propaganda, que debe pagar el interesado o el grupo que lo sostenga, y los centenares o miles de personas que necesita para controlar, con arreglo a su derecho, todos los colegios electorales de la provincia, resulta que, sobrepuesto todo esto —y ya es mucho sobrepuesto— los candidatos aislados elegidos de esta forma, no sobrepasarían el 18 por ciento del número de procuradores que han de compenar las

Cortes. El resto, como se sabe, son nombrados por el general Franco —65 procuradores— y por otras entidades pro franquistas, los sindicatos verticales, por ejemplo.

Ya lo dice también en una de sus editoriales el periódico madrileño « Ya »: « Es difícil imaginar panorama más desolador a este respecto que el que nos ofrece el candidato aislado. Una elección, la más pura y la más limpia, exige cuantiosos gastos, a más de una organización básica. Solamente el problema de los interventores es punto menos que insoluble para quien desee luchar con las mínimas probabilidades de éxito. Por muy prestigioso y bien relacionado que se suponga a un candidato que se presenta amparado por su historial y por su programa, ¿ cómo se va a suponer que sin contar con cuantiosos

fondos para la propaganda y con una organización que le respalde —aunque sea ocasionalmente— va a obtener los votos necesarios para triunfar? »

Así se presenta, pues, el panorama. Y, con estas perspectivas, ¿ se pretende que el pueblo se interese? Las cosas, los españoles lo saben bien, van a quedar como estaban. ¿ Para qué pues la menor molestia? Estas nuevas elecciones —¿ era necesario demostrarlo?— son una nueva patraña del régimen. Y el pueblo español está harto de patrañas. Por eso, como propugna el Partido Socialista Obrero Español, no se prestará, votando, a este juego asqueroso que se quiere revestir —para uso exterior— con visos de democratización.

A. I.

Los sindicatos franquistas están en línea con la Unión Soviética

La Unión Soviética, que apoyó el ingreso de la España de Franco en las Naciones Unidas, ha votado a favor de Franco en el Comité de Descolonización de la O.N.U., conscuencia monstruosa a la que tan acostumbrados nos tiene el « paraíso » comunista. Acaso porque confía que la base militar de Gibraltar, ahora en poder de los ingleses, pase alguna vez al suyo, quizá porque no son tantas las diferencias que se paran a las dos dictaduras.

Entre tanto, la propaganda franquista cultiva —históricamente el mito del comunismo como único enemigo del régimen. La revista « Cinco Continentes », que edita en español, inglés, alemán y francés el servicio de Información de los Sindicatos verticales, pretende confundir a la opinión pública mundial afirmando que la denuncia del sindicalismo fascista español en la Organización Internacional del Trabajo, durante la reciente asamblea celebrada en Ginebra, es obra exclusiva de los comunistas europeos, del bloque, del bloque comunista, del bloque de Moscú.

No se ha dicho ni una sola palabra de la protesta procedida de la CIOSL, de las organizaciones sindicales libres, ¡ silencio! ¡ Que no se entere nadie! ¡ parecen pensar los ejecutivos de la C.N.S. Aun así, en el último número de « Cuadernos para el Diálogo », un número francamente bueno, sobre todo por varias de

sus editoriales y la colaboración de Aranguren, Aguilar Navarro, Juan de Arriaga y Leopoldo Torres. Del artículo de éste, « Sindicatos y otros problemas », tomamos lo siguiente :

Por ello, volviendo a lo ocurrido recientemente en la O. I. T., produce sorpresa que se haga causa común con la U.R.S.S., por ejemplo, que, según se dice, no reconoce estas libertades fundamentales, basa su sistema político, social y jurídico en una concepción diametralmente opuesta a la de Occidente. « Yo estoy dispuesto a formar línea con los rusos... », declaró un Procurador por el tercio sindical, inmediatamente después de afirmar: « Los rusos, que de por sí son enemigos de la O. I. T., aprovechan esa plataforma, bailándole el agua a quien haga falta... España puede arrastrar muchos países detrás de su sentido sindical. Ahí están las visitas de los franceses, y Portugal y Mauritania. Y si me apuras, Cuba, que con nombres cambiados ha copiado prácticamente nuestro organigrama (?)... » (Diario « Arriba », 5 de julio de 1967.) ¿ Cómo puede incurrirse en semejantes contradicciones?

Todo ello hace pensar que la clase trabajadora española se encuentra identificada con el « espíritu de Ginebra » y no con el « espíritu de Lisboa ». Ignorar estos hechos sería poner a espaldas a la realidad y empeñarse inútilmente por mantener fórmulas anacrónicas, ignorando la voluntad de los propios sujetos activos del sindicalismo. Porque si se pretendiera legitimar y mantener las radicales diferencias de nuestro actual sistema sindical con el del resto de los países democráticos de Occidente, no parece lógico que los delegados españoles en la O.I.T. estén dispuestos a « ponerse en línea » y hacer causa común con la U.R.S.S., Cuba y Portugal, salvo que se reconozca, con sinceridad, que efectivamente, nuestro sindicalismo difiere del que los trabajadores han tenido posibilidad de crear de forma espontánea en los regímenes más civilizados y genuinamente democráticos, pero sin dogmatizar ni, menos aún, pretender dar lecciones o exportar lo que en realidad no sirve siquiera para uso interno.

teranas), todos a una, ven en la Alianza Sindical Española defectos y reminiscencias del período de la anteguerra civil y del exilio. No obstante, es una bruma —el exilio y el fantasma de los « rojos »— que se disipa. Son cosas y hechos, hechos y personas de otra época, que para comprenderlos es obligado colocarlos en su tiempo —no repudiables, muy al contrario— y que tiene poco que ver con el espíritu nuevo que debe tener la Alianza Sindical Española, que todos tenemos que darle si queremos que la A.S.E. comprenda la España de hoy y las necesidades de hoy y de mañana. Tiene que ser así porque los fenómenos sindicales y las gentes de la segunda mitad del siglo XX, aunque esencialmente movidos por idénticas fuerzas, se presentan bajo formas más complejas y se sitúan en ambientes distintos de los de hace treinta años. Las generaciones venidas al campo de la acción sindical, han sido, en muy grande parte, moldeadas en las oscuras tinieblas

que el franquismo puso en nuestros páis.

La A.S.E. no puede ser ya una entidad de « rojos resentidos » —el tiempo no pasa en balde—, ni de exiliados « vindicativos » —también el tiempo aminora las pasiones—. Es natural que seamos menos, y menos apasionados, pero nadie nos puede negar y nadie nos lo debe prohibir ni censurar que hayamos estado embargados por la añoranza y que nos sintamos defraudados por no haber podido contribuir en la pelea por la emancipación de los trabajadores del país donde nacimos y donde tenemos, digase lo que se diga, profundas raíces.

La A.S.E. la hemos creado nosotros y los veteranos de España. Hemos querido que fuera nuestra alma y nuestra acción sindical; pero bien sabemos y bien sabemos que era y que es para España, para la clase obrera española. Para los de ayer y para los de hoy, pero, por la fuerza de las cosas, es más para los de hoy que para los de ayer.

IMPRIMERIE SPECIALE

28-30, Rue Sainte

MARSEILLE 1er

La encíclica "Populorum Progressio" y el Socialismo

Dr. Alicia Moreau de Justo

La encíclica papal justifica al socialismo junto con todos los esfuerzos, no doctrinarios, que a través de los tiempos los hombres han realizado para liberarse de la miseria, escapar del temor, evitar el sufrimiento.

Paulo VI ha querido, evidentemente, ser escuchado por todos los hombres, no sólo por los católicos. De ahí su lenguaje claro, sencillo, sin fraseología teológica; un lenguaje universal, diríamos, para tratar un problema universal.

PROLETARIOS DEL MUNDO

Cuando, hace más de un siglo, se fundaba en Londres (1864) la I Internacional que debía unir a todos los trabajadores del mundo, apresurando con su lucha la transformación de la sociedad capitalista en sociedad socialista, cuando Marx lanzaba su nunca olvidado llamamiento, iniciábase una fase histórica que no se ha cumplido aún: el ciclo del internacionalismo.

La vieja idea de la fraternidad letarios es la del socialismo, sí; ensueño que fortalecía a los desamparados, que consolaba a los justos, impotentes ante las fuerzas de destrucción creadas por el hombre mismo. El internacionalismo, expresado en primer término como medio de acción de los trabajadores del mundo —iguales por su condición de explotados— pasando por encima de las diferencias de nacionalidad, de creencias, de raza, tuvo su expresión visible en el 1° de Mayo. Hoy son infinitas las formas que ha tomado, y constituye así el internacionalismo una corriente amplia, vigorosa, que arrastra en forma incontenible aun a aquellos que lo condenan en su raíz proletaria, pero lo admiten en todas formas: científicas, artísticas, deportivas periodísticas, etc.

La encíclica «Populorum Progressio» reconoce el hecho del internacionalismo, pero no como fenómeno histórico sino como fuente de obligación de las naciones más desarrolladas hacia las subdesarrolladas. ¿Es sólo cuestión de justicia? Es algo más. Es el peligro de la rebelión. La posibilidad de que el hambre lance a los pueblos pobres contra los pueblos ricos y que una marea negra o amarilla deje sumergida la civilización blanca poderosamente mecanizada, pero inferiormente humanizada.

Lo que Marx señaló como el vicio orgánico de la sociedad capitalista, Paulo VI lo marca como el gran peligro de la hora actual.

La transformación de la técnica, la concentración del capital, la posesión exclusiva de los medios de producción que permite que un grupo reducido, pero dominante, se apodere del producto del trabajo de una gran masa de hombres, se ha extendido del ámbito de una sociedad humana al ámbito mundial. La lucha de clases es ahora la lucha de pueblos de los que tienen hambre contra los que están ahitos; de los que están descalzos y en el umbral de la vida contra los que, precediéndolos en la ciencia, la técnica y el trabajo, gastan sumas siderales en armamentos, sumas que —para bien de todos— podrían invertirse en pan, escuelas, salud y seguridad para millones.

LA NUEVA CONCIENCIA DE JUSTICIA

El problema no es de hoy, es de todos los tiempos, desde que, a través de las guerras, los vencedores se apoderaron de los vencidos para hacerlos trabajar. ¿Habrá que recurrir a la prehistoria para encontrar el origen de la esclavitud y del colonialismo? Ambos procesos son iguales. Explotación de un grupo de hombres por otro o explotación de una tribu o de una nación por otra.

Lo que es nuevo es la conciencia que los explotados tienen del hecho de la explotación. Lo que es nuevo es la idea de la justicia social que engendra la ira, la revuelta del explotado. Lo que es nuevo es la aparición del derecho, la defensa de ese explotado, la afirmación de la dignidad humana como algo inherente a la existencia misma del ser.

Esto lo señala el Papa al de-

cir: «La viva inquietud que se ha apoderado de las clases pobres, en los países que se van industrializando se apodera ahora de aquéllas en las que la economía es casi exclusivamente agraria; los campesinos adquieren, ellos también, la conciencia de su miseria no merecida. A esto se añade el escándalo de las disparidades hirientes, no solamente en el goce de los bienes sino todavía más en el ejercicio del poder» (el subrayado es nuestro). Llevado por la lógica —sin duda alguna por la misma que condujo hace más de un siglo la pluma de Carlos Marx— dice: «¿Quién no ve los peligros que hay en ello de reacciones populares y violentas, de agitaciones insurreccionales y de deslizamientos hacia las ideologías totalitarias?». En un momento dado califica a esas reacciones de: «ineluctables».

LIBERALISMO ECONOMICO

Pero lo más revolucionario del mensaje papal es la afirmación de la incapacidad del pedir los males que nacen de la profunda

desigualdad entre individuos y pueblos.

Juan XXIII en su encíclica «Mater et Magistra» (julio 1961) se había referido a la socialización como proceso inherente a la evolución técnico económica «fuerzas naturales que obran fatalísticamente» son los términos empleados. Recordemos que, después de señalar sus caracteres y los errores que pueden producirse dice: «Por lo cual creemos que la socialización puede y debe ser realizada de modo que se obtengan las ventajas que trae consigo y se aparten o se frenen los reflejos negativos».

La sacrosanta propiedad privada, base de la sociedad, institución intocable, bastón de todos los conservadores del mundo, es cuestionada por dos papas, forzados a reconocer un inevitable proceso social y económico.

LEON XIII Y EL SOCIALISMO

En su no menos famosa encíclica «Rerum Novarum» (1891) en la cual es analizada «la condición de los obreros», después de considerar las causas políticas y

económicas de la agitación social, dice León XIII textualmente: «Júntase a esto que los contratos de las obras y el comercio de todas las cosas está casi todo en manos de pocos de tal suerte que unos cuantos hombres opulentos y riquísimos han puesto sobre los hombros de la multitud innumerable de proletarios un yugo que difiere poco del de los esclavos» (el subrayado es nuestro).

La voz que llama a esos proletarios es la del socialismo, pero el Papa lo condena severamente: «El socialismo empeora la situación obrera». «El socialismo pugna con la justicia». «El socialismo es subversivo», son los títulos de diversos capítulos, entre los cuales hay varios destinados a demostrar que «La propiedad privada no se opone al disfrute común de los bienes naturales» aún cuando no explica cómo pueden disfrutar de ellos «la multitud innumerable de proletarios casi esclavos». Por supuesto, la condenación social no detuvo la marcha del socialismo y el «Manifiesto Comunista», tuvo en cam-

bio acción decisiva sobre la «multitud de proletarios».

LA REVOLUCION DE NUESTRO TIEMPO

La intensa y, a veces dramática, y cruel sucesión de hechos que median entre las encíclicas de León XIII y la de Juan XXIII, explica su esencial diferencia y podríamos considerar esta diferencia como un índice de la transformación. Vivimos plenamente una revolución que no es de orden político exclusivamente, que no desplaza una clase social para llevar a otra al poder, que no libera un grupo o una nación, sino que abarca la plenitud de la existencia humana.

La Iglesia, institución esencialmente conservadora —puesto que el dogma es lo indiscutible— ha sido alcanzada por el proceso revolucionario y la inteligencia de sus dirigentes está en comprenderlo y adaptarse al hecho.

EL SENTIDO HUMANISTA DEL SOCIALISMO

La más evidente prueba de la incompreensión de lo que significa el socialismo como vía e instrumento de emancipación del hombre, la tenemos en la peyorativa calificación de «materialista». Los que así se expresan olvidan que, el defender la propiedad privada y sobre todo la propiedad de la tierra —como lo hizo León XIII— es la manifestación del mayor apego a lo material y que la insaciable sed de riqueza, de lucro personal que caracteriza la edad capitalista —como todas las edades que la han precedido— es la prueba del más acabado materialismo, dado al término el sentido vulgar. La propiedad colectiva es manifestación de una humanidad superior de alta capacidad mental susceptible de elevarse hasta un plano moral que los que vivimos hoy —conformados por la sociedad actual— no podemos sospechar.

J.B. Justo definió el socialismo como la lucha para llegar a una sociedad más inteligente y libre —escapando al enunciado del simple ensueño— señaló que el camino es buscar la propiedad colectiva de los medios de producción.

Este proceso de colectivización está en marcha. Se ha iniciado en el seno mismo de la sociedad capitalista y su forma hoy más depurada está en la auténtica cooperación libre.

Aun cuando los sistemas totalitarios se asientan sobre la propiedad común falta en ellos la libertad y el respeto de los derechos inalienables de todo hombre y, en este sentido, son anti-humanos como el sistema capitalista. Así han podido engendrar también el imperialismo y el nacionalismo belicista, que se extiende hasta el espacio sideral en la rivalidad implacable entre las potencias que aparecen como los genuinos representantes de los dos sistemas, rivalidad que constituye la implacable amenaza de guerra, que frena el desarrollo de los pueblos.

«DEJAD CAER LAS ARMAS»

En su discurso en la Asamblea de las Naciones Unidas (4-10-65) dijo Paulo VI: «Si queréis ser hermanos dejad las armas... Las armas, sobre todo las terribles armas que, os ha dado la ciencia moderna, antes aún de causar víctimas y ruinas, engendran malos sueños, alimentan malos sentimientos, crean pesadillas, desafíos, negras resoluciones; exigen enormes gastos, detienen los proyectos de solidaridad y de trabajo útil, alteran la psicología de los pueblos».

Ahora ha sido más vigoroso en su expresión. Ha calificado la carrera armamentista de «escándalo intolerable» ante el espectáculo de la miseria del mundo, y agrega en tono profético: «Quiéran los responsables oírnos antes de que sea demasiado tarde».

Esta encíclica —que ha merecido de un diario de financistas (el «Wall Street Journal») el calificativo de «marxismo recalentado»— es para nosotros un signo de los tiempos. Es el reconocimiento de la verdad encerrada en el socialismo que necesita el clima de la democracia para desenvolverse y que está consustanciado con la libertad del hombre, cuya elevación permanente se propone.



Carta de México

Alrededor del Socialismo científico

En una ponencia sobre los Partidos Políticos presentada hace unos meses ante la Agrupación Europeísta de México, dejémos escapar un párrafo que mereció una amistosa corrección por parte del compañero López Sevilla cuando le tocó intervenir en el mismo ciclo.

He aquí la frase culpable: «... tal enfrentamiento podría existir si nos empeñásemos en mantener el Socialismo dentro de los rígidos e inmutables principios del llamado marxismo científico que considera como herejía cualquier forma de pensamiento, que aunque levemente, pueda rozar sus reverenciadas creencias que asemejan a verdaderos tabúes.»

Luego de ciertas apreciaciones de análogo tenor, terminábamos diciendo que: «Socialismo, o es justicia, racionalismo, humanismo y liberalismo, o es una entelequia grata a ciertas gentes obsesas, limitadas de mollera y de espíritu totalitario... etc.»

Nuestro querido compañero comenta: «Deseo detenerme en la glosa de las ideas que E. N. expresa sobre «Socialismo científico», que es la teoría marxista, y sobre Humanismo, que no son conceptos contradictorios.» «Marx y Engels denominan «socialismo científico» al método teórico de análisis de la sociedad humana en la Historia, precisamente por haber encontrado una constante en los hechos de los hombres, de la cual pueden deducirse ciertos principios generales, cosa que en definitiva es toda ciencia.»

«Este socialismo científico, abierto a cualquier cambio y respetuoso con el fluir de la Historia, no tiene nada que ver con el rigorismo dogmático de los que consideran al socialismo científico como un artículo intocable del Reglamento de un Partido: dogmatismo que, por otra parte, expresa el carácter predominante y anticientífico de todas las ideas petrificadas.»

Con la mayor cordialidad, y puesto que el esclarecimiento de estos temas creemos que puede tener interés para los compañeros, y que en manera alguna se trata de discrepancias de carácter particular, que en realidad no existen, vamos a ocupar someramente la atención de los lectores para tratar de explicar lo que quisimos decir, y que sin duda no logramos con la deseable claridad.

En el primero de los párrafos transcritos, en el que por cierto tratábamos el asunto de pasada porque el tema general era otro, hablábamos del «llamado» mar-

Por Ernesto Navarro

xismo científico, pero nos referíamos precisamente a lo que el compañero López Sevilla mismo, con frase certera, llama «rigorismo dogmático, expresión del carácter predominantemente anticientífico de todas las ideas petrificadas». En una palabra, queríamos señalar a ese centón de principios desvirtuados por sucesivos y oportunistas remiendos que se conoce por el nombre de Marxismo-Leninismo-Stalinismo y otros istmos, que por ahí anda unas veces adoptando el nombre indebidamente incautado de socialismo, y otras, el más pomposo de «marxismo científico», en todo caso moneda falsa

ABONNEMENTS

REABONNEMENTS

au nom de

Roger SOUTHON

12, Cité Malesherbes Paris-9

C. C. P. 18 585 08 — Paris

ACTIVA el mundo

TRISTE VIAJE Y OTRAS COSAS

LA NOTICIA QUE ME HA SALTADO como una bofetada ha sido el anuncio de la visita del rey de Grecia a los Estados Unidos. Al día siguiente de ser recibido a almorzar por U Thant, beneficiará de una audiencia del presidente Johnson. El mismo diario televisado nos daba, tras la sonrisa de la reina Ana María, el saludo crispado de los primeros patriotas griegos juzgados por delito de resistencia a la dictadura militar.

U Thant puede difícilmente escoger sus visitantes. Los miembros de las Naciones Unidas que disfrutan de un régimen democrático normal son relativamente raros. La visita del rey Constantino a Washington, en cambio, tiene aires de espaldarazo. Si las reglas de la caballería andante pudieran aplicarse a las dictaduras militares. A Dinamarca no pudieron ir, ni a una boda real. Su presencia en la Casa Blanca, que nada parece exigir, cierra de manera elocuente el debate sobre la intervención americana en el golpe de Estado de Patakos y compañía. Primer plato del menú: el juicio, en consejo de guerra, de treinta y cuatro personas pertenecientes a la Unión del Centro. A los postres, música de Theodorakis, « Zorba el Griego », que acaba de ser detenido con las siete personas que lo escondían, entre ellas cinco mujeres.

Ha habido quienes han pretendido que la C.I.A. trabaja por un póker de generales, más distinguido, que fue sorprendido por una vulgar brisca de coroneles cuarteleros. En un caso u otro está bien claro hoy, mejor, está más claro que nunca, que el juego norteamericano en el Mediterráneo oriental ha apostado por una dictadura que trata de asentarse sobre los instrumentos clásicos: terror, deportaciones, tribunales de excepción, bajo la vieja máscara de la lucha contra el bolchevique con el cuchillo entre los dientes y una moralización de pacotilla, como Primo de Rivera y la Caoba. La obligación de todos los demócratas europeos es considerar como la mayor urgencia el cerrar todas las puertas a los militares griegos, el hacer comprender a los americanos que sabemos que bastaría una orden para que los militares emprendieran la retirada. Sin Washington, el Ejército griego no tendría carburantes para una semana. Al emprender su primera salida, Constantino no se ha equivocado de dirección. Ha recorrido aquella vieja y triste burla: la estatus de la Libertad vuelve sus espaldas a América.

Dos hechos de humanismo dudoso a registrar aquí: — el depósito, por los Estados Unidos y la Unión Soviética, en Ginebra, de dos proyectos

idénticos de Tratado sobre la no diseminación de las armas nucleares. Ya hemos dicho que estamos naturalmente de acuerdo, y más en un mundo lleno de razones de discordia, con toda medida que tienda a la limitación de los arsenales atómicos. La multiplicación de los medios de destrucción no puede servir la humanidad. Pero un acuerdo binario entre los grandes, sin control internacional, sin la participación de los más recientes miembros del club atómico, Francia y China, sin disposiciones de desarme, sin concertarse sobre los destinos inmediatos del mundo, mientras los aviones americanos que bombardean Hanoi son combatidos por una DCA soviética, ... No, verdaderamente no, la paz anda muy lejos.

— las declaraciones de McNamara: los bombardeos del Vietnam del Norte no terminarán la guerra. Como dice nuestro amigo desconocido Robert Escarpit, el Secretario de Defensa, como Burguiba cuando advierte a los árabes que la existencia de Israel no puede ser negada de ahora en adelante, expresan verdades experimentales. « El método es riguroso y, aplicado a cualquier otra ciencia que la política, excelente. »

Ya en febrero McNamara había previsto: « No creo que los raids aéreos inciten los dirigidos de Hanoi a modificar su manera de ver las cosas. » Hoy desarrolla su punto de vista, autorizado por la práctica de medio año de bombardeos redoblados. No hay más que tres posibilidades esenciales:

— la destrucción sistemática de toda vida humana al Norte del 17 paralelo, seguramente posible desde el punto de vista técnico, a la que McNamara, y, esperamos, una parte de los americanos, no parecen querer recurrir.

— una guerra larga, que exigirá en un futuro próximo más de un millón de americanos en una guerrilla infernal.

— las negociaciones, que el peso de las realidades ponen, una y otra vez, en primer plano, al Norte como al Sur del país que se desangra de una manera tal vez irremediable.

Unas cuantas imágenes de televisión nos han presentado en primer plano doméstico algunas de esas colonias extranjeras recientes que el turismo crea en los litorales de España, y que empieza a encontrar razones para discutir y protestar. Esperamos que poco a poco aprendan a hablar como los habitantes del país. Cuando las dificultades del lenguaje se vayan venciendo, toparán con el obstáculo mayor: en un país amordazado nadie tiene derecho a la palabra.

A. B.

★ Los señores del petróleo

EN LA HORA ACTUAL hay siete grandes compañías — escribe Michel Bosquet en « Le Nouvel Observateur » —, seis americanas o británicas, la séptima francesa, que manejan de concierto los grifos del petróleo y que se procuran esta fuente de energía a un precio tan irrisorio que, en todos los países sin excepción, los carburantes son objeto de muy grandes tasas fiscales. El compartir los beneficios petroleros con los países productores es la regla oficial, pero esto no es más que una broma o una convención. Ante todo porque las compañías realizan lo más claro de sus beneficios, no sobre la venta del petróleo bruto, sino sobre su transporte, sobre las operaciones de refinación y sobre la comercialización de los productos refinados. De otra parte, porque los Estados más industrializados realizan a través de la fiscalidad un beneficio que va de una a cuatro veces su valor sobre cada tonelada de petróleo del Oriente Medio.

Este sistema que permite a las naciones más ricas de consolidar sus riquezas en detrimento de las más pobres de la tierra, continuará funcionando algún tiempo to-

« El buen socialista comprende que la gran transformación social a que aspira no puede realizarse súbitamente, por un golpe de mano, sino por etapas, por evolución progresiva, y que es su deber impulsar esa evolución con perseverancia e inteligentemente, y apresurar el momento de su completa emancipación. »

LARGO CABALLERO

davía, gracias a los soberanos de Libia, del Koweit, de Arabia Saudita y del Irán. En el momento en que se abre la reciente reunión de Bagdad, los cursos de la Shell, de la B.P., de la Standard Oil (Esso) han aumentado en la Bolsa de 10 a 20 por ciento con relación a primeros de año. No, la huelga de los productores del petróleo no es para mañana. Tal vez lo sea para pasado mañana. La idea ha sido lanzada públicamente, y sugerencias de este calibre acaban por abrirse camino.

★ Actualidad de Larra

« LA REVISTA DE OCCIDENTE », sombra de un gran recuerdo, acaba de publicar en Madrid un número especial sobre Larra. Gustavo Fabra, por ejemplo, en su ensayo:

« La actualidad de Larra es manifiesta. No sólo porque muchos vicios y defectos de la sociedad y de la política que él censuraba siguen vigentes, ni tampoco por su rebelde e independiente actitud. Su modernidad radica en que muchas de sus ideas sobre la sociedad y la política, sobre la historia y el arte, fueron anticipadoras, agudas y penetrantes. Larra empezó escribiendo artículos de costumbres, derivó en sociólogo... Su crítica no dimana de un mero afán de mordacidad jocosa, sino de un hondo y vivo deseo de mejorar el estado y la condición de sus compatriotas, a quienes hacían reír artículos con seriedad y tristeza. »

« Insula », en su número de julio-agosto, consagrado a Rubén Darío, dice:

« Larra sólo es leído hoy por una minoría, por la juventud intelectual preocupada que piensa y sueña en España. »

En ediciones de bolsillo acaban

de publicarse: « En este país », antología de artículos, cuidada y prologada por Jorge Campos, Alianza Editorial, y otra antología, « Artículos Sociales », realizada por Eduardo Zúñiga, Editorial Taurus.

★ Miguel Hernández y la Universidad española.

DE LA MISMA REVISTA anotamos que además del homenaje rendido al inolvidable Miguel Hernández en las Universidades de Madrid y Valencia con motivo del 25 aniversario de su muerte, « también en otras Universidades los estudiantes han realizado o intentado realizar homenajes públicos al autor de « El rayo que no cesa ». Así, en la Universidad de Santiago, donde se celebró una exposición bibliográfica hermandiana... Y en la Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad de La Laguna. En esta última, su decano, el catedrático de Filosofía Emilio Liedó — que acaba de ganar por cierto la cátedra de Historia de Filosofía de la Universidad de Barcelona — pronunció entre otras las siguientes palabras, que tomamos del periódico « El Día » de Santa Cruz de Tenerife:

« ¿ Qué decir en una Universidad de Miguel Hernández, si no se habla de su poesía? ¿ Qué decir del humilde y genial pastor de cabras que nunca fue universitario? Nosotros, que lo somos, ¿ con qué derecho podemos hoy aproximarnos a él, el gran abandonado, el único gran abandonado? ... Creo que la Universidad tenía que aceptar esa hermosa misión de « desamordazar y recobrar ». Habría sido muy triste que un español que pertenece, entre otras pertenencias, a la historia verdadera de la más

alta literatura española, hubiese muerto también para nosotros en el veinticinco aniversario de su muerte. »

« En estos días de inquietudes universitarias, de proyectos y anteproyectos, en los que la vida y el futuro de la Universidad española parece que puede ponerse en juego, encontramos en este homenaje algo de lo que pueda ser la Universidad. Por supuesto, conciencia crítica en el seno de su época; pero, además, por encima de pequeños intereses, la Universidad tiene que estar fundamentalmente y esencialmente al servicio de la verdad. ... Empresa que no carece de riesgo, sobre todo del que implica estar siempre a la vanguardia de las actitudes, de los conocimientos y, por supuesto, de la Historia. » ...

« Miguel Hernández es ya para siempre historia de la poesía española, y es, en parte, historia de España. Dos disciplinas eminentemente universitarias y que, sobre todo la última, tendrán que hacerla, serena y lealmente, los universitarios de hoy y de mañana. »

★ Lemas explosivos

LA ULTIMA NOVELA de Juan Goytisolo ha sido publicada en Méjico, en destierro voluntario. Los lemas que la presiden son buenas fuentes y severo desgarramiento:

NOUVELLES D'ITALIE

M. Vittorio Valletta, président d'honneur de la société italienne Fiat, vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Né le 28 juillet 1883, M. Vittorio Valletta avait poursuivi ses études à l'Université de Turin, tout en travaillant. Professeur entre 1910 et 1920, M. Valletta avait fait la première guerre mondiale dans l'aviation. Entré à la direction de la société Fiat en 1921 — l'entreprise n'occupait alors que quelques dizaines de personnes — M. Valletta en devint administrateur délégué en 1928 puis président de 1945 jusqu'au mois d'avril 1966.

Petit et frêle, cet homme à la chevelure argentée était très populaire dans son pays et plus particulièrement chez les ouvriers de la Fiat. Sous son impulsion, la firme transalpine s'était développée considérablement pour devenir, après Volkswagen, le deuxième constructeur automobile d'Europe et, sans doute, le plus dynamique.

Tout récemment, M. Vittorio Valletta avait été nommé sénateur à vie par M. Saragat, président de la République italienne, en vertu d'un article de la Constitution qui permet d'honorer cinq citoyens qui ont mérité de la patrie.

M. Valletta avait été appelé au Sénat « pour ses très grands mérites dans le domaine social ».

Si, en 1966, les investissements du secteur industriel italien se chiffrent à 1.852 milliards de lires et l'emploi se situa à 3.657.000 unités, on considère dans les sphères officielles qu'au cours des quatre prochaines années les investissements passeront de 2.010.000 milliards en 1967 à 2.094 milliards en 1968, à 2.152 milliards en 1969, pour atteindre le chiffre de 2.172 milliards de lires en 1970, au terme du plan quinquennal approuvé par le Parlement. De son côté, l'emploi devrait passer, suivant les prévisions, de 3.693.000 unités en 1967 à 3.753.000 en 1968 à 3.827.000 en 1969 et 3.897.000 en 1970. L'Italie se trouve aujourd'hui à l'avant-garde des pays du Marché commun en ce qui concerne la croissance de la production industrielle. Si l'on situe à 100 le niveau de 1958, l'indice concernant l'Italie était, en mars dernier, de 217, contre 163 en Allemagne et 160 en France.

Au cours du premier trimestre 1967, les statistiques officielles ont signalé une amélioration de plus de 11 pour cent de la production industrielle italienne par rapport à la période correspondante de 1966. A l'exception des industries minières, toutes les autres bran-

« Ayer se fue, mañana no ha llegado. » — Francisco de Quevedo

« ... el cementerio está dentro de Madrid. Madrid es el cementerio. » — M. J. de Larra.

« Mejor la destrucción, el fuego. » — Luis Cernuda

Al mismo género parecen pertenecer los trabajos premiados en un certamen literario para emigrantes españoles entre los que leemos estos títulos:

« Los inocentes », « Billete de ida », « Ni lamentos tenéis », « Moiriste en tierra extraña », « Alondras del recuerdo », « Reloj de ausencia ».

★ Más citas políticas

DEL « CANARD » traducimos estas citas especialmente sabrosas para los españoles:

« ¿ La no-intervención? Se trata de un término filosófico, metafísico y político que significa exactamente la misma cosa que intervención. » — Talleyrand.

« En política, la traición es cuestión de fechas. » — (El mismo.)

« La política es el arte de impedir que las gentes se ocupen de lo que más les importa. » — Valéry.

« Líbranos, señor, de los salvadores y de los militares que no tienen en la cabeza más que canciones y agua bendita. » — Mau-passant.

ches de la production ont enregistré des augmentations dont quelques-unes particulièrement spectaculaires.

C'est ainsi que le secteur de la construction automobile et des autres moyens de transport a augmenté de 25,3 pour cent, celle de la métallurgie de 16,5 pour cent, le ciment et le verre de 16 pour cent, le caoutchouc de 13,5 pour cent et l'énergie électrique de 10,9 pour cent.

Les industries qui, en pourcentage, ont enregistré une augmentation moins importante de leur production sont celles du bois et des produits textiles.

En général, on constate une reprise très nette de l'industrie qui produit des biens d'investissement. Celles qui produisent des biens de consommation durables, comme les voitures automobiles et les appareils électro-ménagers continuent à manifester une évolution productive des plus brillantes. La forte demande du marché intérieur a joué un grand rôle dans cette situation d'expansion grandissante de la production et, par suite, de la vente.

Elle est le signe indubitable d'une élévation du niveau de vie des consommateurs italiens en général et, par là, souligne le mouvement de progrès constant accompli en Italie par l'application d'une politique économique dynamique et lucide.

Ce qui a fait dire à M. Radice Fossati, président de l'Union des Chambres de Commerce, dans le rapport qu'il a rédigé à l'occasion du vingtième anniversaire de cet organisme: « Si les vingt années écoulées sont riches en progrès, nous pouvons regarder en toute confiance également les vingt années qui vont suivre. Pour elles se dessinent d'immenses possibilités de progrès techniques qui s'étendent et se perfectionnent de plus en plus. »

Pierre-Jean SCHAEFFER.

Toda la colaboración en español para LE SOCIALISTE debe dirigirse a:

A. GARCIA DUARTE
69, rue du Taur, Toulouse - 31

« Con el pago de 14,76 millones de pesetas (exactamente un millón de marcos) a Italia, el general Franco quiere liquidar ahora definitivamente una deuda, contraída hace treinta años, que se originó a través del suministro de material de guerra a las fuerzas armadas falangistas durante la guerra civil española. El dictador fascista italiano Mussolini suministró a Franco durante la guerra civil armamento por valor de 482,5 millones de pesetas (32 millones de marcos) ».

Esta noticia fue difundida hace unas semanas por algunos periódicos alemanes. Queda pendiente de aclaración un detalle que serviría para calibrar más exactamente la importancia de la indicada ayuda : ¿ Está incluido en la suma total el valor del armamento que llevaron consigo los soldados italianos que participaron « voluntariamente » en la trágica conflagración ? Seguro que no, pero, sea lo que sea, el caso es que nadie puede decir que nuestro Caudillo es un mal pagador. ¡ Treinta años, que a los españoles les parecen tres mil, y todavía se acuerda, cuando otras cosas se le olvidaron a los cuatro días, por ejemplo su juramento de fidelidad a la República, contra la que dirigió las armas compradas a su hermano mayor Benito ! Verdaderamente nuestro pueblo, que es quien paga las deudas contraídas para « liberarle », puede sentirse orgulloso de tener un jefe del Estado tan honorable y tan fiel cumplidor de su palabra y de sus compromisos ante las naciones extranjeras. Eso da prestigio y lustre a su patria, si señor.

¿ Qué ocurriría, sin embargo, si a los alemanes les diera por presentar también algunas facturas ? La destrucción de Guernica por los nazis costó dinero, mucho dinero, y en general las muertes y la desolación ocasionadas por las armas hitlerianas no fueron un regalo del Cielo. Todo eso hubo que sudarlo. Precisamente ahora ha fallecido Krupp, el gran industrial, en cuyas factorías no se ha vuelto a fabricar armamento desde el fin de la guerra mundial. Para los españoles la renuncia y el arrepentimiento llegaron demasiado tarde. ¿ Cuál es el valor del material de guerra que con la etiqueta « Krupp » fue puesto en las manos, ansiosas de sangre, de Franco ? Pero no hay que preocuparse. Las deudas quedaron zanjadas, aunque probablemente no del todo, con la « División Azul » y con el envío de « excedentes de producción » en una época en que el pueblo español literalmente se moría de hambre. Además, a la hora de hacer balance no hay que olvidar la multitud de favores prestados por el franquis-

La última deuda

mo a los nazis después de la segunda guerra mundial.

A algunos de estos favores se refiere la revista « Spiegel » en un reportaje que está publicando en la actualidad sobre la desaparición de numerosos delincuentes nazis buscados por la Justicia. Leemos, por ejemplo, en el reportaje que « muchos antiguos dirigentes de las SS y dignatarios del Partido tienen bonitas villas de veraneo en la Costa Brava ». Sa añade luego que los planeadores de las huidas de criminales nazis « estaban en relación con la organización del Auxilio Social de los falangistas españoles, quienes se ocupaban en España de los fugitivos y los expedían hacia Sudamérica ». Resumiendo, según el autor una de las principales rutas de huida « arrancaba de Alemania para pasar por Austria e Italia hasta llegar a España », donde, como se ve, los delincuentes hitlerianos eran acogidos con los brazos abiertos por sus agradecidos correligionarios españoles. De una análoga hospitalidad se han beneficiado en el transcurso del tiempo fascistas de todas las nacionalidades.

Los franquistas han hecho pues lo que ha estado en su poder para desquitarse de la ayuda que les concedieron los nacionalsocialistas, sin la cual hubieran sido puestos en fuga por el pueblo español en cuatro días. Como detalle que viene a cuento es digno de recordar que hace unos cuatro meses se quiso celebrar en Madrid una misa por el alma de Hitler, como reconocimiento de la « defensa llevada a cabo por el Führer de la civilización cristiana y occidental ». La revista « Destino », de Barcelona, después de poner en tela de juicio que Hitler tuviera alma, se extraña de que haya personas que puedan sentir piedad por un « monstruo asesino de tal categoría », para terminar lanzando la suposición de que semejante actitud sólo puede venir de alguien que « sostenga sus mismas ideas ». Efectivamente, entre correligionarios anda el juego.

« Destino » remata su comentario con la afirmación de que « entre nosotros existen más partidarios suyos (de Hitler) de lo que pensamos ». Sin ir más lejos, comparte las ideas del dictador nazi el semanario madrileño que refiriéndose a la prohibición de la mencionada misa por la jerarquía eclesiástica, se quejaba de tal medida y de que, en cambio, se hubiera celebrado una ceremonia paralitúrgica entre católicos y judíos en una iglesia de Madrid. Ya salieron los judíos. El autor

de esta crónica conoce a un súbdito alemán, combatiente en la guerra de España al lado de la República, que fue condenado a un montón de años de prisión por los Tribunales franquistas por « comunista, judío y masón », cosa de la que obra prueba escrita. En aquel entonces el nazismo estaba en su apogeo. Hoy en día la situación ha cambiado y ningún Tribunal fascista español puede permitirse el lujo de reprocharle a nadie su condición de judío. Sin embargo el espíritu sigue siendo el mismo en las filas de los cruzados. La actitud del Gobierno franquista en el conflicto árabe-israelita no es la más adecuada para demostrar lo contrario.

En el curso de este conflicto, en Alemania se ha distinguido por sus campañas contra Israel el periódico neonazi « National-Zeitung », un grandísimo amigo y entusiasta admirador del régimen español. En su número del 21 de julio publicó dicho periódico un artículo en el que se acusaba a los israelitas de estar practicando contra los árabes una política de exterminio análoga a la de Hitler, de la que ellos fueron víctimas. Tal descomunal mentira constituye una bonita manera de quitarles importancia a las barbaridades de los hitlerianos, e incluso de justificarlos. Pero lo que colmó el vaso fue el hecho de que apareciera en primera página una fotografía de Hitler junto a la del general Dayan. En virtud del artículo 96 del Código Penal, por el que se prohíbe el empleo de emblemas nacionalsocialistas, el número fue confiscado por orden de las autoridades judiciales, alegando éstas que en determinadas situaciones una fotografía equivale a un emblema.

¿ A qué viene mencionar este incidente ? Pues bien, el semanario falangista « 7 Fechas » poco tardó en recogerlo en sus columnas, pero ofreciéndoselo a los emigrantes como una prueba irrefutable de que « aquello de que en todas partes cuecen habas es un adagio español que sigue teniendo plena vigencia ». Se refiere, claro está, a que, en vista de lo que hacen los otros, no hay que rasgarse las vestiduras por el hecho de que la libertad de prensa sea miserablemente atropellada en España. Siendo el indicado semanario un periódico de la cadena del « Movimiento », comparte de seguro las teorías de sus compinches de « Arriba », que en su número del 7 de mayo comparaba a Hitler con Don Juan de Austria y presentaba al monstruoso tirano alemán como uno de los grandes campeones de Occidente. Así las cosas, es natural que el « 7 Fechas » no quiera meterse a averiguar por qué el nacionalsocialismo está declarado fuera de la Ley en Alemania. Sería echarse piedras sobre su propio tejado, es decir, sobre el tejado del « Movimiento », debajo del cual están cobijados y se dan la gran vida todos los hijuelos españoles del « Führer ».

No solamente fue confiscado el mencionado periódico, sino que además se habla de que el ministro del Interior quiere solicitar del Tribunal Constitucional su prohibición, basándose en la Ley Fundamental, donde se dice : « Quien abusa de la libertad de opinión, y en especial de la libertad de prensa, para combatir al orden fundamental democrático, queda inhabilitado para el uso de estos derechos fundamentales ». En Alemania se publica un semanario en lengua española al que esta disposición le vendría también como anillo al dedo. Sin embargo parece difícil que el ministro del Interior se interese alguna vez seriamente por las cosas de los españoles, tratándose como se trata del mismo señor que hace algunos meses sostuvo en Berlín ante un grupo de estudiantes que « Franco conduce a España hacia la democracia ». Se nota que está enterado, pero sobre todo que sus

ideas sobre los derechos humanos son bastante amplias y flexibles a la hora de aplicárselas a los otros pueblos... sometidos a una dictadura de la derecha. Frente a las dictaduras comunistas, en cambio, esos políticos alemanes son muy rigurosos y exigentes, especialmente frente a la dictadura de Ulbricht.

Semejante enfoque no está completamente a la altura de las responsabilidades morales que se tienen contraídas frente al pueblo español. El diputado Helmut Schmidt, jefe de la fracción socialdemócrata en el « Bundestag », dijo una vez : « La victoria del general Franco no hubiera sido posible sin la amplia ayuda no sólo moral, sino ante todo militar de los dos dictadores fascistas Hitler y Mussolini ». Esto lo dijo Schmidt en un debate que sobre España se celebró en el « Bundestag » hace siete años. Mucho tiempo, pero su transcurso no ha alterado la veracidad de estas palabras. Tampoco ha habido ninguna alteración en el hecho evidente de que los políticos alemanes, los mismos que se lamentan de los crímenes cometidos por Hitler en Europa, considerándolos como una mancha para la nación en su totalidad, no pueden pretender que lo que ocurrió en España no les atañe ni les impone una conducta moralmente reparadora frente a los demócratas españoles, víctimas también del dictador nazi. He aquí una prueba, sacada de un discurso de Hitler :

« La Legión Cóndor surgió en junio de 1936 bajo la dirección de las Fuerzas Aéreas. Bajo distintos nombres, fueron llevados a cabo transportes a España por vía aérea y por mar. Ya al principio de la guerra civil se produjo una decisiva intervención de la aviación alemana, consistente en el traslado a la Península de tropas marroquíes, en total 15.000 hombres provistos de armamento completo y de baterías. La Legión Cóndor participó en todas las acciones terrestres, navales y aéreas decisivas. »

Los motivos de su intervención los expuso Hitler en ese mismo discurso : « En junio de 1936 tomé la rápida decisión de atender

el ruego que me dirigió el general Franco de ayudarlo. » Desde luego no se equivocó al suponer que el Caudillo era uno de los suyos. Palabras de Franco al invadir Rusia los alemanes : « El oro comunista y la prensa judía pueden haber cegado al mundo frente a los manejos revolucionarios del Komintern. Pero en esta hora, en que Alemania inicia una batalla en la que también España presente nuestra juventud, España renueva su firme confianza en su futuro, sobre el que velan conjuntamente la Wehrmacht y la Falange. » A la « Wehrmacht » y al « Führer » se los llevó el diablo, pero la Falange sigue en pie. Su jefe, José Solís, estuvo unos meses atrás en Alemania y fue recibido por el propio presidente de la República, en un gesto de deferencia que no se concede a todos los visitantes de la capital federal. Ahí está, además, la postura del Gobierno alemán en el asunto del Mercado Común y España, ahí están las idas y venidas entre Madrid y Bonn de unos y otros...

Estos días la prensa alemana ha traído la noticia de que « en este otoño, por primera vez en treinta años, serán elegidos en España diputados en votaciones directas y secretas. » La noticia ha circulado con la indicación de que esas votaciones constituyen un « primer paso » hacia la democratización de las Cortes. Es posible que tan tendencias interpretación sirva para que se pueda justificar mejor la referida política de compadreo con la dictadura española, pero la realidad es que el Régimen, a despecho de los muchos « primeros pasos » que ya ha dado según ciertos periódicos, sigue sin moverse del sitio, tan aferrado como siempre a las posiciones que usurpó con la ayuda de Hitler. Sus deudas de gratitud frente a éste no las ha olvidado, aunque hoy en día, por el « qué dirán », no celebre oficialmente misas en su memoria. Orta deuda está todavía pendiente : La que tiene contraída frente al pueblo español. Ahora bien, precisamente por ser mal pagadores, los cruzados no permitirán mientras estén en el Poder que el pueblo dictamine sobre sus hechos pasados y presentes. Fascistas y dictatoriales hasta la sepultura, por más lustre que quieran darles algunos políticos y periódicos alemanes de entendimiento más bien corto.

Adolfo LLOPIS BRAVE

LETRAS DE LUTO

No sé cómo empezar. A fuerza de redactar necrológicas de amigos todos los adjetivos parecen pobres. Pobres para expresar nuestra pena, pobres para hacer el elogio del muerto. Cuando el desaparecido es un veterano cargado de años, nos produce pena que no haya tenido la suerte de vivir más. Siempre deseamos que vivan más, como si la vida fuese interminable y a todos les fuera posible llegar a los 120 años que atribuyen a Argantonio, rey de Tarteso. El dolor se acentúa cuando el muerto es de nuestra generación, cuando hemos vivido juntos la misma etapa de la Historia, cuando hemos sido jóvenes socialistas en los mismos años y que hemos compartido trabajos y emociones políticas, teniendo ambos los mismos años jóvenes.

Un viejo veterano, a quien deseo las siete vidas de siete gatos, me decía hace poco : « Los jóvenes mueren algunos, de vez en cuando ; los viejos morimos todos. » No es una consolación esta filosofía de Perogrullo ; pero como todas las verdades de este imaginario Merlín del sentido común, es una realidad indiscutible.

Todo esto para afirmar que Cipriano Menéndez, carbayón por los cuatro costados, socialista hasta la médula de los huesos, leal al Partido cual los mejores, murió prematuramente, murió demasiado pronto.

Fue miembro de la C.E. de la Federación provincial de las J.J. SS. de Asturias, fue militante activo del Partido y de la U.G.T. Lo que fue en España, siguió defendiéndolo y sirviéndolo en el exilio, desde siempre, sin vacilaciones, sin eclipses, sin vacaciones como las que se toman algunos, que sólo despiertan cuando hay un desfile, fotografías y gran concurrencia.

Cipriano Menéndez no era de esos ; era modesto y, por serlo, más útil, más eficaz, más hombre de Partido ; era un militante.

Era, además, buen amigo, cordial, optimista, solidario.

Cuando murió, el 15 de agosto, dejó un hueco sensible entre los suyos, sobre todo para su esposa y para su hermano Luis, también militante activo ; entre todos los compañeros del departamento del Isère, donde vivía — en Roperoux —, y entre todos los socialistas asturianos que le queríamos.

J. B.

En nuestra Sección se ha recibido la triste noticia de que uno de nuestros mejores compañeros, Manuel Fueyo, miembro del Partido y de la Unión desde hace muchos años, se fue para siempre.

Nuestro querido amigo Manolo se había ido con los suyos a pasar unos días en su tierra. Solamente tres días después de su llegada a Palencia falleció. Llevado al hospital, la ciencia no pudo vencer ni decelar el mal que le arrebató la vida.

Nuestra Sección pierde un militante entero, siempre dispuesto a sacrificarse por el Socialismo, aunque hacía años que no trabajaba a causa de una grave operación.

Los suyos pierden un marido y padre ejemplar. Aquí somos solidarios en el dolor que les oprime ; sepan que los compañeros de la Sección de Lieja del P.S.O.E., de la U.G.T. y de las J.J.SS. tendrán siempre presente a los hombres como el compañero Fueyo, que supieron dar una línea y llevar una conducta profundamente socialista.

Corresponsal.

Todos nuestros compañeros...

Todos nuestros compañeros deben comprar y leer las excelentes publicaciones de la

EDITORIAL PABLO IGLESIAS

Marxismo y antimarxismo, por J. Besteiro	6 F.
La experiencia socialista en España, por T. Echevarría	6 »
Apuntes de un moribundo, por T. Meabe	8 »
Manuel Albar, sus escritos	10 »
Biografía de Pablo Iglesias, por J. Zugazagoitia	4,50 »
Marxismo, humanismo y socialismo, por E. López Sevilla	2 »
Condena del Comité de Huelga 1917, por J. Besteiro	1 »
El P.S.O.E. ante el problema de Marruecos	1 »
Metafísica a Urcola, por T. Echevarría	6 »
Fábulas del errabundo, por T. Meabe	7 »
Sentido y significación de España, por F. de los Ríos	3 »
El hijo del hombre, por T. Echevarría	6 »
Problemas fundamentales de España, por J. Bullesos	6 »
Nuestro «JOI» Referéndum, por F. Martínez de la Vega	0,40 »
La Huelga de Agosto de 1917, por A. Saborit	12 »
Asturias y sus hombres, por A. Saborit	10 »
Encuadernado	20 »

Igualmente es indispensable que compren y lean

Cartas a un escultor, por Indalecio Prieto	4 F.
Julión Besteiro, por Andrés Saborit
De mi vida, por Indalecio Prieto
Convulsiones de España, por Indalecio Prieto

Y los siguientes folletos de la

EDITORIAL SOCIALISTA

Los puntales del régimen de Franco se quiebran, por R. Llopis	1,25 F.
Así es el Socialismo, por Guily Mollet	0,70 »
Etapas del P. S. O. E., por R. Llopis	0,50 »
La experiencia noruega	0,70 »
El Socialismo, por Arsenio Jimeno	0,70 »



EL SINDICALISMO antes su destino

Avec l'Union syndicale anglaise (T.U.C.) IMPRESSIONS DE CONGRÈS

Depuis la fin de la première guerre mondiale déjà, l'économie britannique doit lutter contre une chaîne ininterrompue de difficultés. Actuellement encore, le nombre des chômeurs est de près d'un demi-million, bien que les mois d'été soient les meilleurs de l'année pour ce qui est du degré d'occupation. Si l'on ne réussit pas à ranimer l'économie nationale, les experts craignent que le nombre des sans-travail augmente encore jusqu'à plus de 700.000.

Il va de soi qu'un tel chômage ne saurait laisser le mouvement syndical indifférent. C'est pourquoi l'opinion publique anglaise attendait avec intérêt le Congrès de la Trade Union. Chaque jour, les deux chaînes de la télévision lui consacrent plusieurs heures d'émission.

Il y a deux ans, c'est de mauvais gré et à une très faible majorité que le Congrès syndical s'était décidé à tolérer la « politique des revenus » du gouvernement travailliste. Le président du Conseil Wilson avait alors justifié le contrôle des mouvements de salaires comme mesure propre à éviter l'extension du chômage. Le ralentissement de la hausse des salaires permettrait à l'industrie d'exportation de respirer et la reprise des exportations stimulerait le degré d'occupation dans ces branches, ce qui compenserait les légères mesures de déflation pouvant atteindre l'économie intérieure. On escomptait donc que les mesures envisagées pour assainir la balance des paiements ne conduiraient à aucune aggravation du chômage.

Le compte n'a pas bien joué. Certes, l'exportation a quelque peu augmenté, mais pas dans la mesure espérée. On a pu constater une fois de plus quelles sont les limites de toute intervention de l'Etat. Il n'est finalement pas possible par les seules décisions du Parlement de redonner à l'économie anglaise la petite dose de dynamisme qui lui manque depuis si longtemps.

La balance des paiements s'est bien un peu améliorée. Mais avec la meilleure volonté du monde on peut tout juste dire que son équilibre est bien précaire. La situation internationale ne permet guère le retour à une grande politique d'expansion capable de résorber rapidement le chômage.

Sur le plan politique, la situation est tout aussi complexe. Au sein du Parti travailliste, personne ne saurait espérer d'un gouvernement conservateur une politique économique plus efficace. Car enfin, avant Harold Wilson, les conservateurs ont eu le pouvoir pendant plus de dix ans. Et, à l'intérieur du Labour Party, nul ne songe à se poser en rival de Wilson. Faire tomber le président du Conseil pour résoudre les difficultés présentes d'un pays où

deux partis alternent au pouvoir, voilà qui paraît aujourd'hui si insensé que l'aile gauche du Parti travailliste elle-même ne songe pas à cette possibilité.

LE CONGRES SYNDICAL.

Le Congrès syndical ne pouvait donc pas affronter Wilson de front ni chercher à en faire un bouc émissaire. Il ne pouvait pas non plus proposer une politique d'expansion inconditionnelle, l'inutilité d'une telle recette étant trop connue. Il dut par conséquent se borner à critiquer une partie de la politique de « son » gouvernement, sans aller jusqu'à préconiser la chute du ministère.

Eu égard aux élections justifiées qu'un chômage d'une telle ampleur doit forcément susciter, il est surprenant de voir avec quelle mesure les délégués au Congrès sont restés conscients des difficultés à surmonter par leur propre mouvement et de celles de l'économie nationale. Certes, l'élément émotionnel transcendait certaines interventions, mais il n'y eut pas de véritables éclats.

Le maintien du contrôle légal des mouvements de salaire fut clairement repoussé. Mais en même temps on souligna que cela ne signifiait pas que l'on désirait revenir à la surenchère intersyndicale où chaque organisation cherchait à dépasser l'autre dans le domaine des revendications. On se montra toujours disposé à coordonner les mouvements de salaires dans le cadre des possibilités économiques. Mais en déclarant qu'il n'y a aucune raison non plus de vouloir rendre la vie trop facile à des directions d'entreprises « nonchalantes » par une politique des salaires trop tolérante.

UNE POLITIQUE SALARIALE PLUS FLEXIBLE.

Il est évident que les syndicats britanniques conçoivent une politique salariale plus flexible, plus différenciée que celle envisagée par le président du ministère dans le cadre général de l'économie. En raison de la dispersion du mouvement syndical anglais, dont les causes sont historiques, il ne sera guère facile de concilier flexibilité et coordination. Mais c'est certainement un bon signe de la maturité du T.U.C. que de le voir au moins tenter un essai.

Il n'est pas indifférent pour l'Union syndicale britannique de courir ainsi le danger de devenir lui-même le bouc émissaire de l'opinion publique. Ce serait le rôle historique et « naturel » du patronat et non celui des syndicats de dire non à des revendications de salaire « exagérées ». A cela s'ajoute le fait que le processus de la formation des salaires devrait réaliser non seulement

une plus « juste » répartition des revenus, mais encore une répartition « méthodique » de la main-d'œuvre entre les diverses entreprises. Cette double fonction ne supporte qu'un degré assez limité de centralisation.

Au cours du Congrès, certaines fédérations n'ont pas caché leurs craintes. Lorsqu'on essaie de fixer des règles et des principes sur la formation des salaires — et le T.U.C. l'a tenté — ces règles risquent de devenir si compliquées que l'on a vite atteint les limites de leur application pratique.

« L'AUTRE SOLUTION ».

Voilà longtemps que notre Union syndicale suisse a expérimenté l'« autre solution ». Au sein de l'U.S.S., le nombre des fédérations a été diminué par des fusions de telle sorte que nous avons pu atteindre un degré de coordination assez satisfaisant dans son ensemble, sans avoir à établir des « directives » purement empiriques dans le domaine des salaires. Nous ne serons donc pas tentés de suivre l'exemple de nos collègues anglais.

L'attitude du Congrès à l'égard de la politique économique en général fut également très nuancée. Personne ne s'est levé pour défendre une politique d'expansion illimitée. Mais l'Union des syndicats croit cependant que l'on peut prendre la responsabilité d'un pouvoir d'achat plus élevé que celui prévu par le gouvernement ; Georges Woodcock, secrétaire général du T.U.C., a parlé de 100 à 400 millions de livres de plus. Mais pour bien établir que l'Union syndicale n'est pas en opposition ouverte avec le gouvernement travailliste, le Congrès s'est terminé par l'adoption d'une résolution qui constitue un vote de confiance et d'appui au gouvernement.

Qu'il subsiste des divergences de vues, mais non une opposition de principe, entre le T.U.C. et le gouvernement, le premier ministre Wilson l'a démontré ces derniers temps en nommant lords à vie un assez grand nombre de chefs syndicalistes. Ce geste n'est pas si anodin qu'il pourrait paraître à première vue, car chaque lord anglais a droit de vote au sein du groupe travailliste formé des représentants du parti à la Chambre haute comme à la Chambre basse. Le premier britannique semble visiblement vouloir entreprendre des réformes dans sa politique pour lesquelles il a besoin de ces voix. Il n'en a pas encore parlé et se réserve sans doute de le faire au prochain Congrès du Labour Party.

UN PROFOND SENTIMENT DE SYMPATHIE.

On ne quitte jamais un Congrès du T.U.C. sans un profond sentiment de sympathie. On a peine à comprendre que précisément le pays qui a donné l'élan de l'industrialisation du monde et dont la ténacité a sauvé l'Europe de la barbarie hitlérienne ne soit pas encore parvenu à maîtriser ses difficultés économiques. On a toutefois l'impression qu'il est en train de changer de climat.

L'Angleterre n'offre plus, comme pendant tant d'années, le tableau d'un pays épuisé. Son architecture s'est fortement modernisée. Plus encore que chez nous, mini-jupes et couleurs vives donnent de l'animation dans les rues. La mode masculine elle-même n'est plus aussi conservatrice. Tandis que précédemment presque tous les délégués au Congrès étaient habillés de noir et que beaucoup portaient encore des bottines noires, de nombreux passants sont maintenant chaussés de souliers de daim bruns. Cette évolution vestimentaire est aussi un indice que la joie de vivre et la confiance en soi ne sont pas éteintes dans le peuple anglais.

Dans les couloirs du Congrès, on n'entendait pas que des plaintes, mais on discutait des

P.S.O.E.

BURDEOS

Para que los delegados al X Congreso de nuestro Partido den cuenta de la gestión en el mismo, celebrará esta Agrupación asamblea general extraordinaria el domingo 8 de octubre a las 10 h. de la mañana, en nuestro local social.

Por el interés de esta reunión todos los afiliados están en el deber de asistir con la mayor puntualidad.

El Comité.

TOULOUSE

Esta Agrupación se reunirá en asamblea extraordinaria el domingo 8 de octubre de 1967 a las diez de la mañana.

En esta asamblea darán cuenta de su gestión los delegados que nos representaron en el X Congreso del P.S.O.E.

Se ruega la máxima y puntual asistencia.

Temores americanos ante la creciente inflación en España

El Departamento americano de Comercio ha realizado un estudio sobre la economía española. Este documento, que es una verdadera llamada de alarma, está preñado de inquietud ante la aceleración con que la inflación se propaga en España.

Durante el curso del primer semestre, los precios han aumentado en un 3,3 por ciento — estima el estudio realizado por los americanos — mientras que durante el conjunto del año 1966 aumentó en un 4,6 por ciento.

No se han resuelto los problemas inherentes de esta inflación, y la diplomacia americana se inquieta particularmente por los fuertes aumentos de salario « que deberían entrar en vigor durante los próximos doce meses ».

Washington justifica sus temores por « la incapacidad, hasta ahora, de los poderes públicos para tomar las medidas eficaces destinadas a frenar la creciente demanda interior ».

El estudio acaba preguntándose « cuánto tiempo puede esperar aún el Gobierno español para decretar un programa de conjunto destinado a frenar la creciente inflación ».

LA MUERTE DE UN COMPAÑERO

(Viene de la pág. 2.)

N.T. dormía su sueño inútil de la clandestinidad, no podía estar, ahora, al servicio del primer que llegase. Se creó la Federación Local de la U.G.T. y en los años de la República, se ganaron algunas grandes batallas a la burguesía.

La guerra lo estropeó todo. El compañero Enrique García estuvo presente en donde la organización socialista. Cuando el Gobierno llamó a su quinta, se fue al frente y allí estuvo hasta que terminó la guerra. Después, lo que tantos otros : la cárcel, un proceso en que le piden la pena de muerte. Al cabo de algún tiempo de incertidumbre, le condenan a cadena perpetua, que cumple varios años, y un día, sale a la calle en libertad vigilada. Al final, lo de todos, vegetar en los Sindicatos Verticales. Y un día los com-

pañeros de fábrica le nombran Delegado Sindical. La Patronal quiere vender una fábrica para instalarla en otra parte, por Andalucía. Una de esas cosas que pasan sólo en la España caudillesca. Nuestro compañero Enrique García entra en funciones de Delegado en el plano local, no consigue nada, en el provincial consigue deshacer la maniobra Patronal, impidiendo que se saquen de Alcoy los útiles de trabajo con los cuales varias familias ganan un jornal. Un día tuvo que dar cuenta a los compañeros del Sindicato de su gestión, y al hacer mención de este hecho que relatamos, ante el júbilo que se hacía patente en el semblante de todos, nuestro compañero dijo que lo que había hecho por los obreros, lo había aprendido de su maestro Pablo Iglesias, uno de los hombres que más hicieron por la clase obrera. El asunto llegó a las alturas, en donde tomaron buena nota de lo sucedido. A nuestro compañero, por ello, no le pasó nada ; sólo que no fue más elegido para Delegado Sindical. Había puesto el dedo en la llaga.

W. J.

U.G.T.

BURDEOS

Todos los afiliados de la U.G.T. de Burdeos quedan convocados a la asamblea general ordinaria que se celebrará en el local de costumbre a las 9 h. 30 en primera convocatoria y a las 10 h. en segunda, el domingo 15 de octubre para estudiar un importante Orden del día y, en particular, la gestión del Comité y para la renovación de los cargos de Comité correspondientes.

El Comité.

Apreciaciones sobre la enseñanza en España

El Doctor Bernardo Perea Morales, director de la filial «Tajamar» número 1, del Instituto Ramiro de Maeztu, de Madrid, ha dicho en el XXV Curso de la Universidad Hispano-Americana de la Rábida, entre otras cosas, lo siguiente: « Todo el sistema docente español está concebido en función del examen, y la superación de éste ha llegado a ser fin primordial para los alumnos y las familias ». También señaló que « los ingresos, oposiciones y exámenes son unestas pervivencias de años de inmovilismo en la enseñanza ». « La sociedad, la familia y la opinión pública — añadió — no colaboran en la enseñanza ni se preocupan por lo fundamental de la docencia. Hoy en los centros no se educa, sino que se doma, sin dialogar con los alumnos, lo cual llega a producir una hostilidad casi conatural entre el maestro y el alumno ».

Esto viene a corroborar lo que todos saben por demás, lo que en España no se estudia una carrera, sino que « se hace una carrera » con el único fin de acabarla cuanto antes. La culpa, naturalmente, no es sólo de los que estudian, sino del ambiente en que viven.

SE DESEA CONOCER EL PARADERO...

De Florentina Fernández y Luisa Ramos. Se interesa de quien conozca su paradero lo comuniqué a sus hermanos en Alemania. La dirección, es : Angel Ramos, 532, Bagdotsberg, Rolaudst. 65, Alemania.

La subida de precios y la política general de la dictadura durante agosto

(Viene de la pág. 8.)

so con camisas azules y católicos del diluvio : yugos, flechas y crucifijos siniestros. ¿ Hay alguien que sea el reverso de Pablo VI ? Hay tantos como pulgas hay en una perrera. Uno de ellos puede ser primer ministro cuando lo decida el jefe : Alberto Martín Artajo, fiel, integral a la causa, poco amigo de andarse con zarandajas y tapadillos. La salvación de España reside en el Príncipe. El problema de la sucesión de la dictadura está zanjado, no tiene vuelta de hoja. No hay términos medios ; se está con ella o se es una bestia, un ente marginal.

Martín Artajo, ex ministro de Asuntos Exteriores, el del Concordato que rechaza hoy el Vaticano, es sinónimo de Iturmendi, de Silva Muñoz, de los cardenales del corte de Arriba y Castro, de obispos como Morcillo. Pensamos que su parecido con el cardenal Bueno y Montreal, el obispo de Maximiliano Romero, los católicos del Concilio, es puramente epistémico. Es más, Artajo es más antipático que Castiella, a los ojos de los católicos progresistas. Es un propagandista de Cristo, no de Jesús. Por ejemplo, entre Artajo y Ruiz Giménez hay tanta distancia como de Pío XII a Pablo VI.

Eliseo IBORRA

On a interdit EL SOCIALISTA, nous vous rendons LE SOCIALISTE. Nous voulons simplement, en frères vous rendre un peu des moyens que l'on vient non-tenement de vous ravir.
Georges BRUTELLE
Secrétaire général adjoint de la S. F. I. O.

LE SOCIALISTE

HEBDOMADAIRE

Se ha prohibido EL SOCIALISTA; nosotros os devolvemos LE SOCIALISTE. Queremos sencillamente restituirlos, como hermanos, algo al menos de los medios que tan vergonzosamente os acaban de quitar.
Georges BRUTELLE
Secretario general adjunto de la S. F. I. O.

La subida de precios y la política general de la dictadura durante agosto

El mes de agosto ha secado su caudal. La mies ha sido recogida de los campos y la excepcional cosecha de granos ha pasado a los silos, justamente en el momento en que el pan nuestro de cada día ha subido de precio en un 30 por ciento. La combinación de leche-agua ha dado también un salto de gigante. Los transportes colectivos, a su vez, avanzan de 2,50 a 4 pesetas por trayecto, mientras las patatas, en un año de plétora, alcanzan la ecuación de dos kilos por cada 55 minutos de trabajo respecto al jornal base. Entre tanto, los rayos del sol tuestan la piel de los celiberos que tienen la fortuna de veranear en la playa o la montaña, lejos de los centros urbanos, donde la indignación pública pudiera manifestarse. Desde el poder, todo se hace con premeditación y alevosía para que la inflación, dentro de la que nos hallamos, no arraste a las gentes a la protesta viril, que tanto se teme. Los que se han quedado en la ciudad, los pobres de solemnidad, aquellos proletarios que no les es posible disfrutar los días de permiso porque tienen que doblar el jornal en un intento de seguir adelante, murmuran su ira en el patio vecinal. Ellas, sus mujeres, han formado corrillos en el mercado y han dirigido algunos improperios al tendero, pero han vuelto a la casa con menos provisiones que otras veces. Sociológicamente, el mercado constituye el pozo donde se encauza la cólera ciudadana, prende, se amplifica y termina por diluirse entre voces y protestas de honradez de los vendedores. El alza de precios, el valor adquisitivo de la peseta, no depende, en líneas generales, de esos pequeños comerciantes que exponen sus mercancías en los tenderetes, sino que es la consecuencia de la desastrosa política económica de la dictadura. Su planteamiento no responde a normas sociales y científicas; es la lucubración de un grupo de hechiceros que confiaban en el maná del turismo, del pluriempleo, del trabajo forzado, de un mercado de consumidores, que en buena ciencia económica no existía. Esta es la causa de su fracaso.

Les cuesta trabajo aceptarlo, pero los hechos están a la vista. Por mucho que se esfuerce en negarlo el inefable Fraga, tan terco y tan excelentemente dotado de megalomanía, la España del Príncipe es la décimoquinta potencia industrial del mundo, la de más bajo nivel de vida de Europa, emparejada con Grecia y Portugal, naciones de dictadura, regímenes de la aberración y de la más inescrupulosa concepción de capitalismo como explotador máximo de la ciudadanía. Con su voz de cómitre de galera, el ministro ha gritado en el Pazo de Meiras que este año han llegado más turistas extranjeros que nunca. Ha colocado una corona a la turista, asegura que hace la once millones, que ha correspondido a una candorosa inglesa. En realidad es una falsedad, arma principal de su Ministerio. Ciertos periódicos lo han dicho, aunque haya sido entre líneas. Ha pasado la época de las vacas gordas. El turismo internacional se dirige a otras tierras, donde no se gravan escandalosamente los precios, donde el pueblo se manifiesta con la libertad que falta en España. 1967 marcará el declive del turismo foráneo, no reconocido por las autoridades, mas evidente como el sol del estío. A mitad de agosto, los expresos de Hendaya llegaban con quince o veinte viajeros, un día detrás de otro, en tanto que en la Costa Brava se observaba una alarmante reducción de turistas. Hay muchos,

pero menos que en 1966. Grandes hoteles en ciudades turísticas por excelencia no han cubierto las plazas disponibles. La arribada agostea francesa, constituida principalmente por obreros— ¡oh, cuándo viajarán a Eu-

Por Rocha Alba

ropa tantos trabajadores españoles como europeos vienen aquí—, ha sido de menos envergadura, comparada con temporadas anteriores. Fraga, sin embargo, inaugura otro hotel en Galicia y reúne a miles de comparsas, encargados de escenificar la historia que pasó, desde Viriato, por la fortaleza de Monte Real. La "mise en scene" ante el ancianísimo Príncipe, apenas reconocido, y la opulenta Dama, ha costado unos millones de pesetas, pero eso no importa cuando se consigue que el acompañamiento, por prescripción oficial, aplauda al centinela de Occidente y se televisa poco antes que se pase la actuación, en Barcelona, del ballet de la ópera de Praga, una capital del Oriente comunista. Entre camuflados anda el juego. El inperterrito Fraga asegura, mintiendo, que hay más turistas que nunca. El otro ministro, Romero Gorría, elevará los jornales cuando los precios estén en la luna.

Decae la tarde; la ciudad parece tranquila en un sopor cali-

gino, denso de calor. En Mieres han muerto once mineros por una explosión de grisú; otros veinte curarán las heridas, las piernas descarnadas, en el sanatorio Adano, de Sama de Langreo. En un pueblo de Salamanca se derrumba un edificio y mueren numerosas personas. En Lugo, un camión cargado de obreros que trabajaban en una prensa, cae a un barranco, llevándose en ataúdes a unos veinte. El Príncipe pesca salmones y juega al golf. No es trascendente la vida de los hombres en el contexto de la dictadura. Son números, no elementos de la nación. Quien haya muerto, bien muerto está. Las defunciones es un negocio particular de Pompas fúnebres. Al Ministerio de Trabajo sólo le afecta lateralmente la seguridad laboral. El morir en el tajo es cuestión fortuita, depende de la suerte de cada cual. Así, sin responsabilidades, el régimen se entenebrece aún más.

La Secretaría General del Movimiento, o sea, el cofrade mayor de la camándula, Solís Ruiz, dicta los decretos para las elecciones procuratorales y de la representación familiar. Aquí no hay trampa ni cartón. Los falangistas intolerantes se lo guisan y ellos mismos se lo comen. Juan Palomo era un tipo ridículo; Solís Ruiz es genial a la sombra del Príncipe, sin el cual sería un Juan Pelanas. Moviendo en exclusiva la sartén, moviendo cocinar un gui-

(Pasa a la pág. 7.)

EL EXTRAÑAMIENTO

UNO DE LOS TEMAS abordados a menudo por los marxistas se refiere al extrañamiento o enajenación de las cosas en el régimen capitalista; la « alineación » de las mismas, como dicen los franceses. Esta consiste en la separación, mejor dicho, de la separación de los productos que los hombres crean a ellos mismos, en la división, en la deshumanización de los mismos. Los hombres no controlan, como debiera ser el caso, los resultados de su actividad. El fundamento de esta oposición, o división, estiman los marxistas, está en la producción económica de la cual se derivan las otras enajenaciones sociales, culturales y religiosas.

Los hombres, en el régimen capitalista, no controlan lo que crean. Por ejemplo, el movimiento de las mercancías se opone, escapa, a ellos en el mercado; se producen las crisis económicas, en las que la abundancia de mercancías provoca la miseria. La producción capitalista lleva consigo un inmenso crecimiento de la riqueza a la par que un empobrecimiento de una parte de la población. « El obrero se empobrece conforme produce la riqueza, en la medida que sus productos ganan potencia y volumen. » En la realidad, el obrero se pierde en el proceso de la producción. Cuantas más mercancías crea, el obrero se convierte en una simple mercancía. La pérdida del valor de los hombres sube, aumenta, conforme aumenta el valor de los objetos creados por ellos. El trabajo no produce solamente las mercancías, crea también el obrero como una mercancía en la medida que produce mercancías en general. »

El obrero se pierde en tanto que hombre y se transforma en una cosa en el acto económico de la producción. Esta enajenación presenta un doble aspecto del que Marx dice: « La relación del obrero y de los productos del trabajo es una relación hacia un ob-

jeto extraño, una relación que le domina. Es la relación del obrero con su propia actividad como una actividad extranjera, actividad que no le pertenece, una actividad que es sufrimiento, una procreación, que es castración. » Es la relación, pues, del trabajador con sus productos a la que es la masa de la enajenación. « El objeto que el trabajo produce, el producto del trabajo, se opone al mismo co-

Por César Barona

mo si se trata de un ser extranjero, como si el trabajo fuera el producto de una potencia independiente del productor. » El obrero no pierde solamente su producto, sino que el producto se presenta frente a él como una potencia independiente y hostil; transformado en capital, se hace instrumento de explotación de la fuerza o capacidad de trabajo obrero. Cuanto más crece el capital, cuanto más se acrecienta el fruto de su trabajo, el obrero aumenta la obligación de someterse a las condiciones del capital, pues cuando éste domina el sistema económico, el obrero no puede vivir más que alquilándose a él. El producto del trabajo se presenta frente a él como algo que no le pertenece.

La enajenación del hombre con relación al hombre, característica del trabajo enajenado del obrero, es el signo de una reciprocidad entre la condición del obrero y del propietario de los medios de producción, que es otro hombre, su opuesto. La enajenación del trabajo es, pues, una polarización de los caracteres de la humanidad, que se divide entre dos grupos de hombres opuestos. Los unos y los otros se encuentran truncados, los unos como propietarios de los medios de producción, los otros, los trabajadores, como proletarios de la fuerza de

L'émigration de "cerveaux" vers les USA

LE MARCHÉ COMMUN PUBLIC DES INDICATIONS INQUIÉTANTES

La commission des Communautés européennes vient de répondre à une question posée par un membre du Parlement européen à propos de la politique scientifique européenne et notamment au sujet de l'émigration des cerveaux.

Dans sa réponse, la commission tient à souligner les difficultés d'une évaluation rigoureuse et complète de ce mouvement d'émigration pour les pays européens. Les seules statistiques disponibles sont de source américaine (National Science Foundation) et ne concernent que les entrées de scientifiques et ingénieurs étrangers aux Etats-Unis (non compris les médecins).

En l'absence de données chiffrées sur la balance des entrées et des sorties de chercheurs et d'ingénieurs pour chacun des pays européens, il est impossible de connaître l'ampleur du mouvement qui existe entre pays européens. Les considérations qui suivent ne concernent donc que les seules entrées de scientifiques et d'ingénieurs aux Etats-Unis.

DES CHIFFRES IMPRESSIONNANTS

Le nombre de scientifique et d'ingénieurs immigrants aux Etats-Unis est passé de 1.234 par an, en 1949, à 5.933 personnes en 1963 — les Etats-Unis ont accueilli 25.737 ingénieurs, soit 3.675 par

an environ — et 8.422 scientifiques — soit 1.200 par an environ.

La provenance de ces scientifiques et ingénieurs est indiquée par la National Science Foundation selon leur pays de dernière résidence permanente: sur 34.572 scientifiques et ingénieurs qui ont émigré entre 1956 et 1963, 15.248 venaient d'Europe, 8.515 du Canada, 4.114 d'Asie et deux mille huit cent cinquante-huit d'Amérique du Sud. L'Europe fournit ainsi près de la moitié des scientifiques et ingénieurs qui émigrent aux Etats-Unis, 15.248 sur un total de 34.572 pendant les sept années 1956 - 1963.

On peut même penser qu'elle en fournit plus de la moitié si l'on tient compte des scientifiques qui émigrent au Canada et, de là, aux Etats-Unis.

La Grande-Bretagne, l'Allemagne, la Suisse, la Hollande et la Suède ont fourni les contingents les plus importants. On cite par exemple 874 émigrants hollandais mais seulement 552 émigrants français.

UNE « STABILISATION RELATIVE »

L'Exécutif européen conclut que le mouvement d'émigration tend à s'accélérer essentiellement en Grande-Bretagne. Les autorités britanniques estiment notamment que près de trente-cinq pour cent des physiciens et quarante pour cent environ des médecins et biologistes formés en 1964-1965 en Angleterre, ont émigré. La majorité d'entre eux se sont fixés aux Etats-Unis.

Dans les pays de la Communauté, l'accélération semble moins nette et l'on peut vraisemblablement parler de stabilisation relative. Toutefois, l'importance des « ponctions » annuelles a déjà atteint un niveau élevé (ceci surtout pour les Pays-Bas et l'Allemagne). Ainsi, chaque année, la plupart des pays de la C.E.E. perdent entre dix et vingt pour cent de leurs promotions d'ingénieurs.

LE CAS DE LA BELGIQUE

La Belgique n'est pas mentionnée dans les statistiques citées par l'Exécutif européen. En effet, le chiffre des Belges, repris sous la rubrique « autres », est relativement minime.

On estime que le nombre des ingénieurs et scientifiques belges émigrant aux Etats-Unis se limite à vingt ou trente par an.

En général, il s'agit de personnes hautement qualifiées qui quittent le pays parce qu'elles ne trouvent pas en Belgique des possibilités de recherches suffisantes. Pour certains secteurs de sciences très avancées, la Belgique ne dispose ni d'installations appropriées ni d'équipements adéquats.

Les milieux compétents déclarent à propos de cette émigration des cerveaux: « Pour la Belgique, le problème est préoccupant, mais pas inquiétant... ».

K.

Comité de Redaction de LE SOCIALISTE :

Jean PAUL BONCOUR
Suzanne LACORDE
Georges GUILLE
Gérard JUILLET
Joseph BEGARRA

Administrateur :
Roger SOUTBON